

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNEE, No 581 — SAMEDI, 22 JUIN 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL—MONUMENT DE SIR JOHN A. MACDONALD ELEVÉ SUR LE SQUARE DOMINION—Photo. Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 JUIN 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Blockhaus, par Benjamin Sulte.—Notes et impressions.—Carnet du Monde Illustré.—Poésie : Je ne puis oublier, par Philippe.—La légende du mont Saint-Michel, par Henry Greslé.—La pêche de la morue, par Henri de Parville.—De Jaffa à Jérusalem (avec gravures).—Poésie : Berceaux en deuil, par Léon Manc.—Le comte de Malaric (avec portrait), par Pierre-Georges Roy.—Le tremblement de terre en Italie.—Essais : Sur les femmes. Berthe, va donc traire la vache, par le Père Véritas.—Les mangeurs de terre, par Xavier Marmier.—Pour les dames.—Agriculture.—Comment apprêter les fraises.—Primes du mois de mai.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les échecs et les dames.—Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Monument de sir John A. Macdonald élevé sur le square Dominion, à Montréal.—Le tremblement de terre de Florence : Les étrangers sur les quais ; Une boutique ravagée ; Prières au tabernacle à Grassina.—En Terre Sainte : Vue de Jaffa ; La ligne de chemin de fer de Jaffa à Bethléem, aux approches de la Ville Sainte.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



N va présenter prochainement, au ministre de la justice, un rouleau de papier long de trente-six pieds, couvert d'un nombre quelconque de milliers de signatures.

Ces trois verges de papier et leur contenu ont pour but d'obtenir la grâce d'un certain Hooper, dont vous avez certainement entendu parler, grâce aux deux procès qu'il a subi et qui se sont terminés d'une manière si étrange.

Hooper fut d'abord accusé d'avoir tué sa femme, et le jury déclara que cette accusation était absurde, puisqu'il rendit un verdict de "non-coupable."

La malheureuse femme était morte, toutefois, mais comme on n'a pas pu définir la cause de son trépas, il était difficile de condamner son époux.

Celui-ci ne fut pas remis en liberté, malgré la décision des jurés, et comparut de nouveau devant la cour d'assises pour y répondre à

l'accusation, non plus d'avoir tué sa femme, mais d'avoir voulu et essayé de la tuer, et cette fois il fut déclaré "coupable."

Résultat : vingt-cinq ans de pénitencier.

* * Je ne voudrais pas être à la place du ministre de la justice, car, quelque soit sa décision, il est certain de faire des mécontents.

S'il accorde la grâce qu'on lui demande, cela équivaut à dire que les douze jurés qui ont condamné Hooper se sont mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude et que le juge qui a prononcé la sentence a été bien sévère.

Or, blâmer un juge et des jurés unanimes est chose grave et peu faite pour inspirer une admiration sans bornes pour la manière dont la justice est administrée.

D'un autre côté, voici plusieurs milliers de compatriotes et même de concitoyens de Hooper qui réclament à grands cris sa mise en liberté et ont fait la dépense de beaucoup de papier et d'encre pour arriver à leur but. Comment croire qu'ils ont agi à la légère et qu'ils ont signé la requête sans savoir ce qu'ils faisaient.

En vérité, la position est embarrassante.

Cependant, réflexion faite, il me semble que si j'étais le *gouvernement*, comme disent les gens simples et bons, je répondrais aux signataires que si dix pour cent d'entre-eux—ce n'est pas trop—sont disposés à donner une de leurs filles en mariage—avec le consentement de celle-ci, bien entendu—au dit Hooper, on tirera au sort pour savoir quelle sera l'heureuse épouse du malheureux jeune homme persécuté, et qu'aussitôt après le mariage on mettra le prisonnier en liberté.

La jeune fille devra évidemment prouver—car il faut avoir des garanties—qu'elle est jolie, qu'elle a un passé et un présent d'une pureté d'hermine et qu'elle n'a d'autre toquade que celle de l'amour de l'innocence du forçat.

Ce gaillard là est beau garçon, intelligent, instruit, avait une position convenable qu'il faudrait lui rendre pour être logique et—s'il n'est pas réellement le gremlin que les jurés ont déclaré être—possède toutes les qualités requises pour faire un bon mari, y comprise cette petite auréole de martyr qui ne lui y irait pas mal du tout, si...

Mais, voilà ! il y a cette petite histoire de plongeon et de poison.

Enfin, malgré tout, si on trouvait les candidates au mariage en question, je signerais la grâce.

L'idée est tellement bonne que le gouvernement ne voudra pas la suivre. Il n'y a pas de précédent !

* * Les conseils municipaux, que l'on s'obstine à critiquer, ont parfois du bon, témoins celui de Berlin qui a refusé, comme je vous l'ai dit dernièrement, de coopérer aux dépenses occasionnées pour les fêtes données en l'honneur de Bismark, et l'exemple plus récent encore du conseil municipal de Metz.

Le gouvernement de l'Alsace-Lorraine demandait à la ville de Metz de participer à la célébration que l'on voulait faire au sujet du vingt-cinquième anniversaire de la capitulation de la capitale de la Lorraine.

Le conseil municipal s'assembla et, après mûre délibération, répondit que : "Sans avoir la moindre intention de déplaire au gouvernement, il croyait devoir s'abstenir en pareil cas, attendu que la foule serait très grande et les plantes des squares et jardins publics *pourraient être endommagées*, ce qui serait très fâcheux !

Le gouverneur a dû comprendre ce qu'on ne lui disait pas.

* * Il paraît que nous avons trop d'artilleurs, puisque l'on vient de décider de dimi-

nuer l'effectif de la batterie permanente—de l'école d'Artillerie, si vous aimez mieux—de notre province.

On enlève, on fait disparaître une centaine d'hommes d'un coup de plume.

Ce n'est cependant pas l'habitude des artilleurs de quitter la partie de cette manière, mais, que voulez-vous, la plume est plus forte que le canon.

Est-ce un mal ? Est-ce un bien ? cela frise tant de questions étrangères à l'artillerie que je dois me renfermer dans le silence de Conrad.

Quoiqu'il en soit, le licenciement de ce nombre d'hommes a donné lieu à certains incidents assez curieux. Je n'en citerai qu'un :

Comme il fallait procéder avec ordre, on demanda d'abord quels étaient les artilleurs disposés à quitter l'artillerie, c'est-à-dire les volontaires, entrés volontairement dans la batterie, qui désiraient s'en aller volontairement au plus vite.

Les formalités étaient bien simples ; on leur signifiait leur congé, ils rendaient leurs armes, on leur payait leur voyage pour rentrer chez eux et... adieu l'artillerie !

Parmi les guerriers qui déclarèrent consentir à s'en aller se trouvèrent des *braves* qui avaient déserté l'an dernier, et qui avaient été punis conformément au code militaire.

En voyant les égards qu'on lui prodiguait, les poignées de mains de ses chefs, le billet de chemin de fer et les provisions qu'on lui offrait, l'un d'eux fit la réflexion suivante :

—Curieux, très curieux ; il y a un an, je suis parti aussi volontairement qu'aujourd'hui, je m'en suis allé chez nous comme aujourd'hui et la police s'est mise à mes trousses, on m'a arrêté, jugé, condamné et fourré en prison. Ce matin, c'est la même chose, je m'en vais parce que je veux bien, comme l'autre jour, et... c'est tout le contraire, on me félicite, on me remercie, on me souhaite bon voyage, on me donne même de l'argent !... Très curieux.

Ce fait rappelle l'anecdote du troupière qui, brave un jour, fut pris un soir de bataille d'une *frousse* épouvantable qui le transforme en lâche.

Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort et, comme il se rendait au champ d'exécution, il dit tristement à ses camarades qui allaient lui envoyer douze balles dans la peau :

—C'est drôle, la vie ! Je sauve la vie de mon colonel, on me décore ; aujourd'hui, je me sauve moi-même, on me fusille ! C'est drôle !

Et le pauvre diable s'en fût en terre sans avoir eu le temps de se rendre exactement compte de la différence des deux cas

* * Nous voici en plein mois de fêtes, de délicieuses choses qui sortent de terre belles et parées de leur jeunesse et de leurs brillantes couleurs, de ces admirables et frêles charmeuses qu'on nomme les fleurs.

Et voici comment un poète, André Lemoine, qui comprend leur langage, écrit ce qu'elles disent :

Ecoutez la chanson des fleurs, triste et charmante,
Vous qui voulez savoir notre divin secret :
Filles du feu caché, du feu vierge et discret
Qui, sous terre, depuis de longs siècles fermente ;

Filles du feu terrestre, et filles de l'air pur,
Filles de la rosée, et filles de l'aurore,
Frémissant au soleil quand le frais matin dore
La montagne de neige et les étangs d'azur ;

C'est bien filles du ciel, avant tout, que nous sommes.
L'homme souillant les fleurs, nous tue en nous aimant.
Le ciel est notre chaste et paisible élément,
Et c'est là qu'il nous plaît de vivre, loin des hommes.

La terre nous retient seulement par un fil
A tous les vents tordu : notre frêle racine

Pour exhaler bien haut notre parfum subtil,
Notre tige se dresse à la clarté divine.

A peine un jour ou deux sur terre nous vivons.
Et songeant qu'une fleur est si vite flétrie,
Nous levons vers le ciel, notre chère patrie,
Nos petits bras, tendus le plus que nous pouvons.

Quand nous mourons, le ciel aussitôt nous réclame.
Le pur esprit des fleurs du ciel est descendu.
Parti du ciel, au ciel il doit être rendu,
Puisque du ciel nous vient notre parfum... notre âme !

* * Il y a environ un an qu'il s'est produit un fait très rare à Londres, un lundi, où pas un nom de prisonnier ne figurait sur la liste des délinquants, devant la cour de police.

L'usage, comme vous le savez, veut qu'en pareil cas, le greffier offre au juge une paire de gants blancs.

Pareil incident ne s'était produit qu'une seule fois, le 5 janvier 1889 et il fallait remonter à plus d'un siècle pour trouver un précédent. Mais jamais audience blanche n'avait marqué un lundi, jour ordinairement fort chargé pour la cour de police, vu l'habitude des Londonniens : de fêter au whiskey le jour du Seigneur.

Si Londres même devient sobre, il faut bien en conclure que notre siècle vaut mieux que ses prédécesseurs.

* * Le service de la poste entre Montréal et Québec est des plus dangereux.

Nombre de personnes se plaignent de ne pas recevoir les lettres qui leur sont adressées, et les destinataires des missives qu'elles envoient constatent que rien ne leur arrive.

On a pincé deux voleurs employés l'un à Québec, l'autre à Montréal, depuis quelques mois, mais il paraît que les exemples ne suffisent pas et que d'autres individus éprouvent le besoin d'aller au pénitencier.

Je suis une des victimes de ces chenapans et pourtant, ils en ont été jusqu'à présent pour leur frais de canonnellerie, car jamais je ne reçois ni n'envoie d'argent par lettre non enregistrée et je les prie, en attendant qu'on puisse les envoyer au bagne, de ne pas intercepter ma correspondance.

Si ces gredins espèrent découvrir dans mes lettres des secrets d'Etat, ils se trompent grossièrement, car je n'en connais aucun, et pas un gouvernement de la machine ronde ne m'a encore pris pour confident.



BLOCKHAUS

Le blockhaus, que le MONDE ILLUSTRÉ a publié le 15 de ce mois, est presque la copie de celui qui existait sur la rivière Châteauguay, il y a trente-cinq ans. Je doute fort qu'il ait vu la guerre de 1812.

C'est en 1815 que les autorités militaires entreprirent d'ériger ces sortes de constructions dans le voisinage des frontières, et le tout fut terminé en 1817. On logea un gardien dans chacune. Elles n'ont jamais servi à autre chose.

Je dis que le blockhaus de Philipsburg ressemble beaucoup à celui de Châteauguay ; en effet, ils ne diffèrent entre eux que par la forme des machicoulis, c'est-à-dire cette partie supérieure de l'édifice qui surplombe au dehors et d'où l'on peut tirer à feu plongeant sur ceux qui approchent de trop près la muraille basse. Les meurtrières ou fentes par lesquelles les soldats de la petite garnison tirent

sur les assiégeants sont toutes pareilles dans ce genre de fortins.

Le mot blockhaus est allemand : block, billot, tronc d'arbre ; haus, maison. En anglais et en français, *bloc* signifie la même chose. Les Anglais écrivent et prononcent *house*, mais en termes militaires ils disent comme les Allemands et les Français : *block-auss*.

J'en viens à l'affaire de Châteauguay. Le blockhaus construit durant l'automne de 1815 se trouvait un peu au-dessus de la Fourche, à l'endroit où la rivière est guéable, soit vingt arpents au-dessous du ravin Bryson où s'était livrée la bataille du 26 octobre 1813. Or, le gouvernement du Canada, ayant à vendre les terres de ces endroits pour faciliter la colonisation, l'honorable Geo. Et. Cartier fit passer un ordre en conseil, le 7 décembre 1859, réservant les cinq acres du blockhaus "pour y ériger un monument commémoratif de ce brillant fait-d'armes canadien, appelé la bataille de Châteauguay." En 1875, le gouvernement vendit ce terrain lorsque je lui eus démontré que le champ de bataille n'était point là. Il y avait déjà longtemps que M. Bryson avait acheté la vraie terre historique et y demeurait avec sa famille.

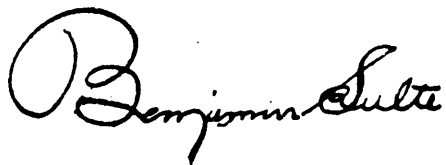
Voyons à présent d'où venait l'erreur de tout le monde en 1859.

Du 20 au 25 octobre 1813, Salaberry avait fait travailler ses hommes nuit et jour pour se fortifier. A part des abatis, il plaça un blockhaus entre le coude de la rivière et la grande route, de sorte que le lieutenant Johnson, des Voltigeurs, pouvait, avec quinze ou vingt fusiliers, couper la route à l'ennemi. Ce blockhaus disparut vers 1830.

Lorsque vous demandiez, par la suite, aux vétérans de la campagne de 1813, le nom de l'endroit où avait eu lieu cette lutte mémorable, ils répondaient généralement : "A la Fourche, vous savez, mais un peu plus haut, il y a un blockhaus, c'est là qu'on s'est battu." Le blockhaus de 1815 passait alors pour être celui de 1813, et le malentendu n'était pas même soupçonné.

Lorsque je me suis rendu sur la rivière Châteauguay pour planter le piquet sur le site où le parlement fédéral va élever une colonne de granit, les gens voulaient me mener au gué, à cause de la légende du blockhaus. Je leur ai dit :

"Messieurs, nos miliciens ont gagné une bataille par ici ; vous en avez oublié le site, de quelque manière, mais je vais le retrouver et je vous ferai voir jusqu'à l'empreinte du talon de botte de Salaberry."



NOTES ET IMPRESSIONS

La foule ne comprend pas la beauté, elle la sent.—BEULO.

Bienheureux les cœurs pliables, car ils ne rompent pas.—SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Chercher à découvrir des coïncidences entre les ouvrages nouveaux et les anciens est un des passe-temps favoris de la sottise laborieuse.—WALTER SCOTT.

Selon que l'on vient à la littérature par la philosophie ou à la philosophie par la littérature, on porte dans l'une et dans l'autre un tour d'esprit bien différent : l'itinéraire influe sur les impressions du voyage.—G.-M. VALTOUR.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le Rév. M. Panneton, curé de Saint-Grégoire le Grand, part prochainement pour l'Europe. Il ira visiter Lourdes, Rouen et Domrémy, patrie de Jeanne d'Arc, sur laquelle il a publié un intéressant ouvrage.

On a inauguré, le dimanche, 9 courant, à la Côte Saint-Paul sur le nouveau terrain du couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, la statue de Saint-Joseph qu'on y a érigée dernièrement.

Le samedi, 8 courant au matin, à la cathédrale, Mgr Fabre a conféré la prêtrise à six séminaristes, 21 ont été consacrés diacres, 18 sous-diacres, 26 ont reçu les ordres mineurs, 32 ont été tonsurés.

On annonce de Québec que la santé du Rév. M. Bélanger, curé de Saint-Roch, va toujours en s'affaiblissant. Le vénérable prêtre s'éteint doucement. On dit qu'après sa mort sa paroisse sera divisée en deux parties.

L'inauguration de la statue de Maisonneuve aura lieu le 1er juillet prochain. On a commencé les travaux nécessaires pour placer sur son piédestal la statue du fondateur de Montréal. Enfin !

Nous sommes obligés d'annoncer à nos lecteurs que l'administration des Postes nous interdit de donner à l'avenir à notre feuilleton une autre pagination que celle du journal. Il faut bien nous soumettre à la voix de l'autorité, mais nous prions nos lecteurs de ne pas nous en vouloir à nous même d'avoir changé l'ordre primitif des choses. A l'avenir, donc, le feuilleton se trouvera dans les dernières pages du MONDE ILLUSTRÉ.

M. le marquis de Lévis, descendant de l'illustre chevalier de Lévis, vainqueur des plaines d'Abraham, est arrivé à Montréal le 13 courant et est reparti le 17 pour Québec. Il était accompagné de Mme la marquise de Lévis et de sa nièce, fille de M. le comte Félix de Lévis-Mirepoix député à la Chambre française, de M. le marquis et de Mme la marquise de Nicolay et de M. le comte et Mme la comtesse d'Hunolstein.

La procession de la Fête-Dieu a eu lieu dimanche. Le temps était superbe et la grande cérémonie s'est déployée au milieu d'un calme et d'un ordre parfaits. Comme d'habitude notre population était accourue sur le parcours de la procession, et une foule innombrable avait envahi les rues. Dans toutes les paroisses de la ville, ce noble exemple a été suivi, prouvant une fois de plus les sentiments profondément catholiques qui animent les cœurs de nos concitoyens. On a remarqué que M. le marquis de Lévis a suivi la procession. Mgr Fabre officiait et portait le T. S. Sacrement.

Une course remarquable en vélocipède vient d'avoir lieu entre Chicago et New-York. La distance de mille milles qui existe entre ces deux villes a été parcourue en moins de trois jours ! c'est-à-dire exactement en soixante quatre heures, cinquante-sept minutes et trente secondes. C'est la course la plus rapide qui ait jamais eu lieu aux Etats-Unis sur une si longue distance. L'année dernière cette même distance avait été parcourue en cent cinq heures et on ne croyait pas qu'on put l'accomplir en moins de soixante-douze heures. Aussi, quand les deux concurrents, J. D. Munger et W. Tathroys, sont arrivés à New-York ils ont été l'objet d'une ovation de la part de la foule accourue à leur arrivée.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—A. L., Saint-Zotique.—Les *Nids*, comme leur charmant contenu, ont vu le jour. Le dernier manuscrit envoyé paraîtra bientôt, avec une légère coupure. *Liez* soigneusement vos idées, et surtout que le *but* que vous vous proposez soit bien clair. Tout va beaucoup mieux qu'autrefois.

L. F., Québec.—Reçu votre travail. Nous vous ferons connaître prochainement la décision du bureau.

JE NE PUIS OUBLIER

Une froide bise d'automne
De son souffle cruel, a brisé mon bonheur,
Pour toujours celle que, dans mes rêves, je nomme.
Hélas ! m'a banni de son cœur !

Longtemps dans un profond silence,
J'ai cherché cet oubli, par elle conseillé,
Et malgré mes efforts, ma ferme violence,
Je songe à l'amour immolé !...

Toujours ma raison fugitive,
Me porte inconscient vers ces jours éloignés
Ou d'un puissant amour, ma pauvre âme captive
Connut les chastes voluptés.

PHILIPPE.

Montréal, juin 1895.

LA LEGENDE DU MONT SAINT-MICHEL (*)

Il s'élève glorieux et fier sur cette montagne céleste, vainqueur des temps, des hommes et des révolutions, vainqueur de Satan.

Saint Michel a triomphé et son cri de guerre et son cri de gloire : *Quis ut Deus !* se répète depuis des siècles comme un éternel écho.

La lutte entre l'Archange et Lucifer a été longue et acharnée, mais le saint a terrassé, a vaincu l'orgueilleux.

Saint Michel, voulant établir son domaine ici-bas, choisit la terre bien-aimée de Dieu, la fille aînée de l'Eglise, la France, et, dans cette France, il préféra l'endroit qui sert de limite entre les verdoyants pâturages de l'Avranchois et la solitaire forêt de Sisey qui, à cette époque, s'étendait où la mer roule maintenant ses flots terribles.

C'est la légende qui se rapporte, à ce changement d'une si vaste forêt en plaine liquide, que je vais raconter.

Cette légende remonte à l'an 709.

... Saint-Michel et Satan luttèrent toujours lorsque Dieu, dont les desseins sont impénétrables, sembla pour un instant vouloir faire triompher son ennemi.

Ce dernier surprit un peu l'Archange pendant son sommeil et lui dit :

— Depuis des siècles tu me tiens en échec, mes efforts sont vains, je ne puis gagner un pied de terrain, tandis que toi te voilà à la veille de te créer un royaume ici-même.

Et tout en parlant ainsi, Lucifer lançait des yeux jaloux sur les superbes plaines environnantes.

— Cependant, reprit-il, je crois que le moment est venu où je vais prendre ma revanche et une revanche éclatante. Lève-toi !

Le saint Archange se leva.

Alors un bruit sourd, pareil aux grondements du tonnerre, se fit entendre...

Les regards des deux ennemis se rencontrèrent ; d'un côté des yeux célestes qui brillaient d'une douceur toute divine, de l'autre des yeux qui respiraient la rage et la fureur.

— Ce n'est que le commencement, dit Lucifer. Regarde *ecce auxiliatrix mea*. Voilà mon alliée !

Au bruit du tonnerre vinrent se joindre le mugissement des vagues ; puis, tout-à-coup, les arbres de la forêt furent fauchés comme des épis mûrs et à leur place apparut la mer !

Satan allait-il triompher ?

— *Ecce auxiliatrix mea*, répéta l'esprit malin en ricanant au nez de l'Archange.

Celui-ci sans se troubler :

— *Sed ego dur !* Oui, mais c'est moi qui la commande !

Satan fit la grimace :

— Comment, c'est toi qui la commande ! Ordonne lui donc de s'arrêter si tu es si puissant !

— Je l'arrêterai quand je voudrai et quand l'heure en sera venue.

Satan ricana de nouveau :

— Belle puissance que ta puissance ! regarde comme les flots approchent ne respectant rien, et tu dis que tu l'arrêteras ?

En effet, la mer avançait toujours, elle n'était plus qu'à quelques milles du mont. Satan triomphait, maintenant il narguait l'Archange.

— Viens, lui dit ce dernier, descends avec moi jusqu'au pied de la montagne, là je te montrerai mon pouvoir.

— *Cave Michael !* prends garde Michel ! s'écria Satan.

— *Cave Lucifer !* répondit l'Archange souriant. Oui, prends garde, Satan, en vérité je te le dis, je vais te faire voir ma puissance !

— Prends garde, Michel, prends garde, mon alliée va t'engloutir ! te soumetts-tu ? m'abandonnes-tu ce mont que tu désires tant posséder ?

— *Non serviam !* Non, je ne céderai pas !

La mer approchait toujours, elle allait bientôt battre les pieds de la montagne.

Alors Satan dit à l'Archange d'une voix plus douce :

— Trêve de discussions, descendons ensemble jusqu'au bas du rocher ; si la mer réussit à abattre ces derniers arbres, si elle couvre ces vertes prairies, le pays est à moi ; si au contraire tu arrêtes ses vagues au pied du mont, je suis le vaincu. Est-ce dit ?

Saint Michel ne répondit pas. Les ennemis descendirent ; la mer était à leurs pieds. Ils demeurèrent quelques instants en silence puis, tout à coup, l'Archange s'écria :

— Mer, arrête ton cours !

Et à cette simple parole, sortant d'une bouche céleste, aux accents d'une voix qui récéle un être supérieur à l'homme, la mer obéit. Elle recule épouvantée d'un seul mot du messager divin, revêtu pour un instant de la toute puissance du Maître de l'univers. — *Mare vidit et fugit !*

Satan, vaincu, roula à terre, sa bouche se remplit d'une écume noirâtre et proféra d'horribles blasphèmes, ses yeux lancèrent des éclairs de feu, une sueur de sang ruissela sur son front.

Saint Michel apparut alors entouré d'une auréole de lumière, sur sa tête brilla une couronne de diamants plus beaux que les étoiles du firmament, sa tunique blanche comme le lis, fut toute couverte de paillettes d'or. Ses pieds, ses mains, son visage, tout en lui semblait divinisé et contrastait singulièrement avec l'horrible aspect du démon.

Et, à ce moment sublime pour fêter le triomphe de l'ange sur son redoutable ennemi, le soleil sembla briller d'un éclat nouveau, et dans les cieux un concert céleste se fit entendre :

— *Gloria, Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus...*

— *Quis ut Deus !* répéta l'Archange au sein de son triomphe !

Henry Guesli

Saint-Pierre et Miquelon 1895.

LA PÊCHE DE LA MORUE

M. le docteur Edouard Dupouy, de Nancy (France), qui a séjourné aux îles Saint-Pierre-Miquelon, s'est demandé si c'était réellement le hasard qui favorisait certains pêcheurs de morue aux détriments des autres. Le hasard a bon dos, mais enfin on ne l'a jamais vu pour en parler si souvent. Le fait est que certaines goëlettes rapportent beaucoup de poissons et que d'autres ont un chargement bien précaire. On pêche la morue tout comme le goujon... au petit bonheur. M. Dupouy a fait le raisonnement suivant : La morue aime ses aises tout comme nous ; elle va où elle se plaît. Si certains pêcheurs sont heureux, c'est qu'ils ont mouillé leur bateau précisément au dessus du lieu de plaisance des morues. Or, la température est un des éléments qui font choisir à tout le monde tel ou tel séjour ; il y a bien, certes, d'autres éléments qui jouent leur rôle, mais celui-là doit apparaître comme un des principaux. Donc si l'on déterminait, une fois pour toutes, la température qui convient à la morue, il est vraisemblable qu'en cherchant les emplacements marins où existe cette température, du même coup on mettrait la main sur une colonie de morues.

Et M. Dupouy acheta des thermomètres donnant la température sous-marine, et se mit à explorer les vastes champs de pêche de l'Océan. Il constata que partout où la pêche était fructueuse, le thermomètre révélait une température de 7 à 9 degrés. C'est le printemps perpétuel pour la morue. Au-dessous de 7°, au-dessus de 11°, plus de morue. Par conséquent, M. Dupouy, poursuivant son raisonnement, admit que les goëlettes qui pêchaient bien étaient celles qui lançaient leurs hameçons précisément à une profondeur où la température convenait à la morue. Dès lors, la conclusion vient toute seule : O pêcheurs qui mouillez vos bateaux en obéissant à la simple routine, changez d'allures ; prenez un thermomètre, faites des sondages thermométriques et ne vous arrêtez que lorsque l'instrument vous aura dit : " Ici 7 à 8 degrés." Alors, jetez les engins de pêche et vous aurez beaucoup de morues. Les courants océaniques des environs de Saint-Pierre-Miquelon sont complexes, le gulf stream, d'une part, le courant froid, d'autre part, qui revient des régions arctiques doivent mélanger les eaux et déterminer des zones à température convenable. Là vient vivre la morue.

Chaque patron de pêche pourrait donc sonder la mer à ce point de vue, établir des bouées et installer ses lignes aux profondeurs où la température propice fait affluer le poisson. Il éviterait désormais les aventures et le bateau ne rentrerait pas au port les flancs vides, au grand détriment de l'armateur et des marins. La Chambre de commerce de Saint-Pierre admit la manière de voir de M. Dupouy et autorisa son président, M. Feuillet, gouverneur des îles Saint-Pierre, à affréter un vapeur et à aller au large faire des expériences. M. Edouard Dupouy dirigea lui-même les sondages thermométriques à bord du *Progrès*. Les sondages ne furent pas, à notre avis, assez nombreux. Cependant, ils ont donné raison à M. Dupouy. Chaque fois que la température fut nettement inférieure à 7 degrés ou supérieure à 9 degrés, on ne rencontra pas de morues. Au contraire, par 7 degrés et par un fond de 85 pieds la morue abonda. Ces essais sont donc encourageants. La méthode de M. Dupouy n'est pas bien compliquée, et l'on ne saurait trop engager les armateurs et les pêcheurs à l'expérimenter sur une large échelle. Le thermomètre jouera un mauvais tour au poisson, mais un excellent tour à ceux qui l'aiment.

HENRI DE PARVILLE.

(*) Le Mont Saint-Michel, surnommé la Merveille de l'Occident, est un rocher isolé au milieu d'une baie qui porte son nom, et situé dans le département de la Manche. Sur ce rocher s'élève un monument magnifique, ancienne abbaye et château-fort, qui servit plus tard de prison d'Etat et est maintenant classé parmi les plus beaux monuments historiques de France. C'est par milliers que les touristes de toutes les nations viennent chaque année visiter ce beau monument.

Comment une âme ne serait-elle pas toujours contente, croyant et sachant qu'elle a Dieu pour Père.—MARIE DE L'INCARNATION..

DE JAFFA A JERUSALEM

Jaffa est le port de débarquement des pèlerins qui vont à Jérusalem. Assise sur une falaise, l'antique cité de Japhet offre, à première vue, un aspect des plus pittoresques : ses hauteurs sont couronnées d'un ciel éblouissant qui en dessine toutes les lignes, et la vague vient mollement se briser à ses pieds, tandis que le soleil jette des flots de lumière sur ses terrasses et ses coupes argentées. Mais le pèlerin, qui accourt d'Occident pour prier sur le tombeau du Christ, ne songe pas à toutes ces beautés ; derrière Jaffa, il aperçoit déjà Jérusalem et Bethléem, le pays des plus doux mystères où l'attendent tant d'émotions suaves et de grâces précieuses.

* *

A l'entrée du petit port, une ligne de roches noires semble monter la garde devant le rivage. Terribles sentinelles, au milieu desquelles les embarcations doivent passer à l'aide de véritables tours de force, profitant d'une vague favorable pour tromper leur vigilance.

D'après la tradition, c'est à Jaffa que Noé, sur l'ordre de Dieu, construisit son arche. Après le déluge, un de ses fils fonda une ville sur cette falaise et lui donna son nom qu'elle a toujours gardé, ou peu s'en faut. Jaffa est aussi le cadre d'autres légendes bibliques : c'est sur sa plage que Jonas s'embarqua pour éviter d'aller prêcher la pénitence à Ninive ; on sait comment il y fut bientôt ramené malgré lui. Plus tard, saint-Pierre y accomplit l'un de ses principaux miracles.

Rien de plus oriental que la porte par laquelle on sort de Jaffa pour aller à Jérusalem. Elle s'ouvre sur une tour bâtie par les croisés : en dehors est une fontaine surmontée d'une inscription arabe, et sans cesse entourée de chameaux, les uns accroupis sur le sable, les autres debout, le cou tendu, s'abreuvant dans le bassin. La campagne voisine est un jardin d'orangers, de bananiers aux fruits délicieux, d'abricotiers, de mûriers, divisés en vergers qui encerclent la ville de charmants faubourgs de verdure et qui dissimulent leurs trésors



VUE DE JAFFA

derrière de hautes et rébarbatives clôtures de cactus arborescents.

Un peu en dehors de la ville, près de la mer, s'élève une petite et modeste gare de banlieue, la tête de ligne ! C'est là que les pèlerins se réunissent pour prendre prosaïquement leurs places qu'ils ne quitteront plus jusqu'à Jérusalem.

Après avoir serpenté quelque temps à travers les jardins embaumés, le rail débouche tout à coup dans la plaine de Saron, le pays le plus fertile et le plus désolé qu'on puisse voir. Au Sud, c'est la contrée habitée autrefois par les Philistins. Dans la claire atmosphère d'Orient, cette immense étendue sans arbre que fixe le regard, avec les incertaines et bleuâtres lignes des monts de Judée, donne la sensation d'un infini qui, par une ondulation, se continue dans les cieux. La plaine est très riche et pourtant produit peu ; il est difficile de ne

point voir la malédiction de Dieu dans cette désolation humainement inexplicable.

Des haies de cactus annoncent Lydda, qui possède le tombeau du grand martyr saint Georges, et le lieu de la maison du paralytique guéri par saint Pierre.

A travers des champs semés d'anémones, de cyclamens, d'orchidées et de tulipes, le train file sur Ram'eh, dont on aperçoit le blanc minaret qui pointe au milieu d'un fouillis de verdure. C'est la tour des Quarante-Martyrs.

* *

On atteint bientôt les premiers contreforts des montagnes de Judée. A droite, dans le lointain, on aperçoit quelques points blancs formés par des marabouts, dont l'un passe chez les indigènes pour être le tombeau de Samson.

A Artouf, on s'engage dans un étroit défilé au fond duquel coule un torrent terrible lorsqu'il est gonflé par les pluies d'hiver.

Encore trente-cinq kilomètres, et nous atteindrons Jérusalem.

C'est une succession de panoramas plus intéressants les uns que les autres ; ce sont des gorges sauvages tapissées de verdure, dont les hautes parois se dressent tantôt en falaises abruptes, tantôt se développent en cirques majestueux, ou bien encore d'énormes gradins qui s'étagent jusqu'au torrent du Térébinthe, que l'on traverse sur un pont. Ces masses de granit rappellent le géant Goliath qui, non loin d'ici, tomba frappé au front par une des cinq pierres que David ramassa dans l'eau du torrent. Enfin, voici Jérusalem, dont les blanches coupes surgissent au-dessus de l'horizon !

Achetez la vérité, mais ne la vendez pour quoi que ce soit.

Une femme disputeuse et un toit qui fait eau sont deux graves incommodités de la vie.

On acquiert des hommes les biens de ce monde, mais une femme sage est le don de Dieu.



LA LIGNE DE CHEMIN DE FER DE JAFFA A BETHLÉEM, AUX APPROCHES DE LA VILLE SAINTE

BERCEAUX EN DEUIL

ÉLÉGIE

Que j'en ai vu tomber des fleurs !
Que j'en ai vu mourir des anges !
Combien alors coulent de pleurs,
Sur tous ces pauvres petits langes !

Vous sommeilliez dans vos berceaux,
Sous vos ciels charmants, blancs et roses :
Et vos réveils, tendres oiseaux,
Rassénaient nos fronts moroses.

Vous bégayiez des mots si doux,
Sur vos lèvres toutes petites,
Quand vous veniez, sur nos genoux,
Nous rendre parfois des visites !

Et votre mère, le matin,
Vous promenait sous le feuillage
Baisant souvent votre visage,
Vous pressant souvent sur son sein.

Combien de rires, de caresses,
Recevaient ceux qui vous aimaient !
Avec vous, jamais de tristesses :
Vos plaisirs d'enfants nous charmaient.

Quel vent, quelle bise cruelle
Sur vos berceaux a donc passé,
Qui vous emporta sur son aile,
Au sombre champ du trépassé ?

Doux espoirs de vos tendres mères,
Pourquoi nous avez-vous quittés ?
Chérubins ! des larmes amères,
Pleurèrent vos corps emportés...

Pour consoler ceux qui vous pleurent,
Ceux que vous avez harassés,
Pour consoler ceux qui demeurent
Sur terre, où vous êtes passés.

Vous viendrez, lorsque la nuit brame,
Errer autour de nos hameaux ;
Et l'on écoutera votre âme
Chanter au-dessus des tombeaux.

Vous parlerez dans le silence,
Et vous nous verrez, à genoux,
Vous disant, avec espérance :
Anges d'un jour, priez pour nous !

Que j'en ai vu mourir des anges !
Que j'en ai vu tomber des fleurs !
Combien alors coulent de pleurs,
Sur tous ces pauvres petits langes !

LÉON MANGÉ.

Montréal, 1895.

LE COMTE DE MALARTIC



A famille de Malartic compte parmi la plus vieille noblesse de l'Armagnac. Elle remonte à Odon de Malartic, damoiseau vivant en 1209, père du chevalier croisé Arnaud de Malartic, présent, en 1252, au camp devant Joppé.

Anne-Joseph-Hippolyte de Maurès, comte de Malartic, était le deuxième fils de Pierre-Hippolyte-Joseph de Maurès de Malartic, comte de Montricoux, et de Antoinette-Charlotte de Savignac de Saint-Urcisse. Trois de ses frères devinrent généraux.

C'est à Montauban, le 3 juillet 1730, que naquit Anne de Malartic. Sorti, à l'âge de quinze ans, du collège de Nanterre il fut aussitôt nommé sous-lieutenant dans le régiment de la Sarre. Peu après, il obtint une compagnie dans le régiment de Béarn, avec lequel il fit, comme capitaine, les campagnes de Flandre, d'Italie et de Provence. Il prit part à la bataille de Plaisance et fut nommé aide-major en octobre 1749.

C'est en 1755 qu'il s'embarque pour la Nouvelle-France avec son régiment. L'année suivante, Montcalm remplace, comme comman-

dant des troupes françaises, le baron Dieskau fait prisonnier au lac Saint-Sacrement. Dès lors, de Malartic le suit presque partout.

Il prend part à l'expédition dirigée par Montcalm en 1756 contre le fort Oswego ou Choueguen. C'est lui qui rédige le journal de cette campagne.

L'année suivante, il assiste à la prise de William-Henry.

En 1758, il prend part à la bataille de Carillon. Le régiment de Béarn était posté à la droite, et, au plus fort de l'action, Malartic eut le genou gauche percé d'une balle. Cette blessure lui valut la croix de Saint-Louis.

A la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, il se bat comme un lion. Son cheval est tué sous lui et ses habits percés de balles.

C'est de Malartic qui commandait la garde laissée à l'Hôpital-Général pour protéger les nombreux blessés, officiers et soldats. Il gagna même l'estime du général Murray, commandant de Québec, qui l'invita plusieurs fois à dîner avec lui.

A la bataille de Sainte-Foye, de Malartic fut de nouveau légèrement blessé. Cette fois ce fut un boulet de canon qui lui effleura la poitrine.



du cap de Bonne-Espérance, avec l'île de France pour chef-lieu de son gouvernement.

C'est là qu'il expira le 28 juillet 1800, regretté de tous.

De Malartic avait laissé un journal de ses campagnes au Canada de 1755 à 1760. Il a été publié en 1890 par son arrière-petit-neveu le comte Gabriel de Maurès de Malartic, et par M. Paul Gaffarel, professeur à la faculté des lettres de Dijon.

Pierre-Georges Roy

LE TREMBLEMENT DE TERRE EN ITALIE

(Voir gravures)

Une des imprécations favorites de la populace de Florence est celle-ci : "Que Dieu t'envoie un tremblement de terre !" Je crois qu'après le spectacle auquel nous avons assisté les Florentins renoncèrent à cette imprécation.

C'est le 20 mai dernier, à huit heures et demie, que la première secousse a été ressentie. Elle a été suivie de deux autres, mais beaucoup moins fortes. La panique a été indicible. La population s'est précipitée, folle de frayeur, hors des maisons, des théâtres, des églises où l'on donnait la bénédiction pour le mois de Marie. C'est par le plus grand des hasards que cette bousculade n'a donné lieu à aucune catastrophe. Le même affolement s'est produit dans les théâtres, bien que les artistes aient essayé de rassurer le public.

C'est la première fois que Florence est éprouvée par un tremblement de terre, ce qui explique un peu l'excès de la frayeur.

Pour vous donner une idée de la violence de la secousse, je vous dirai que, d'après les journaux, près de trois mille maisons sont endommagées et qu'une trentaine au moins devront être démolies. Chez plusieurs marchands de vin, les pyramides de fiaschi qui attirent tant l'attention des étrangers, se sont écroulées : le vin coulait à flots sur les trottoirs et dans les ruisseaux. Les quais de l'Arno étaient envahis par les étrangers qui peuplent les hôtels. Ils avaient transporté là des chaises, des pliants, des couvertures pour attendre les premiers trains.

Dans quelques villages, la terreur des populations est à son comble. Des cierges ont été allumés partout pour demander au Ciel d'écartier de nouvelles secousses.

La catastrophe, cependant, n'est pas aussi grande qu'on le craignait tout d'abord. Le nombre des blessés est grand, mais, jusqu'à présent, celui des morts semble ne devoir être que de dix.

On signale de graves dégâts au couvent de la Chartreuse. Les esprits se calmeront peu à peu, mais il faudra des mois et des années pour réparer tous les dégâts.

ESSAIS

SUR LES FEMMES

M. Maurice Maeterlinck donne à la *Nouvelle Revue* d'admirables *Essais* qui révèlent un philosophe d'une originalité puissante de pensée—et d'une ampleur incomparable de langage. Maeterlinck voit dans les femmes la représentation de cet infini et de cet inconscient où il faut chercher le sens du monde.

Je voudrais que tous ceux qui prouveront qu'elles sont mauvaises le proclamassent à leur tour et nous dissent leurs raisons, et si ces raisons sont profondes, nous serons étonnés et nous irons bien loin dans le mystère.

Elles sont vraiment les sœurs voilées de toutes les grandes choses qu'on ne voit pas. Elles sont vraiment les plus proches parentes de l'infini qui nous entoure et, seules, savent encore lui sourire avec la grâce familière de l'enfant qui ne craint pas son père. Elles conservent ici-bas, comme un joyau céleste et inutile, le sel pur de votre âme ; et si elles s'en allaient, l'esprit régnerait seul sur un désert. Elles ont encore les émotions divines des premiers jours, et leurs racines trempent bien plus directement que les nôtres dans tout ce qui n'eût jamais de limites. Je plains vraiment ceux qui se plaignent d'elles, car ils ne savent pas sur quelles hauteurs se trouvent les baisers véritables. Et cependant, qu'elles semblent peu de chose quand les hommes les regardent en passant ! Ils les voient s'agiter au fond de leurs petites demeures ; celle-ci se penche un peu ; là-bas, l'autre sanglote ; une troisième chante, et la dernière brode ; et pas un ne comprend ce qu'elles font !... Ils viennent les visiter, comme on visite des choses qui sourient ; ils ne s'approchent d'elles que l'esprit aux aguets, et l'âme ne peut entrer que par le plus grand des hasards. Ils interrogent avec méfiance ; elles ne leur disent rien parce qu'elles savent déjà ; et voici qu'ils s'en vont en haussant les épaules, persuadés qu'elles ne comprennent pas...

« Mais qu'ont-elles besoin de comprendre ceci ? nous répond le poète, qui a toujours raison ; qu'ont elles besoin de comprendre, ces âmes bienheureuses qui ont choisi la part la meilleure et qui, telles qu'une pure flamme d'amour en ce monde terrestre, ne resplendissent que sur la façade des temples ou à la cime des navires errants, en signe du feu céleste qui inonde toutes choses ? Bien souvent, ces enfants qui aiment surprendre, en des heures sacrées, d'admirables secrets de la nature et les révèlent avec une ingénuité inconsciente. Le savant les suit à la trace pour recueillir tous les bijoux qu'en leur innocence et leur joie elles ont semés par les routes. Le poète, qui sent ce qu'elles sentent, rend grâce à leur amour et cherche, par ses chants, à transplanter cet amour, germe de l'âge d'or, en d'autres temps et en d'autres contrées. » Car ce qu'il a dit des mystiques s'applique surtout aux femmes, qui nous ont conservé jusqu'ici le sens mystique de notre terre...

BERTHE, VA DONC TRAIRES LA VACHE

J'entendais, dernièrement, chez un de mes amis, la conversation suivante :

— Berthe, va donc traire la vache !

— Y penses-tu ! « mère. » Mon amie m'a invitée, et j'ai fait ma toilette.

En vérité, « mère » n'y pensait pas. Elle ne pensait ni à l'invitation, ni à la toilette, ni à la dignité qui ne permet pas à sa fille de franchir le seuil de l'étable.

« Mère » est pourtant harassée ; elle est restée aux champs tout le jour ; à peine rentrée, elle a dû préparer le repas... peut-être Berthe pourrait-elle !... Mais Berthe a une amie ; Berthe est invitée ; Berthe revient de la pension ; Berthe est, depuis huit jours, « brevetée » ; voyez, son diplôme est déjà suspendu au mur, ses prix sont encore étalés sur la table ; il y en a deux : c'est un prix de « chimie » et un prix de « satisfaction générale. »

Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ? ? ?

Jadis, quand elle avait son âge, la mère de Berthe chantait en tricotant, dans la prairie, près de son troupeau de vaches.

Mais Berthe a appris le « piano » ; on a vendu une vache pour le payer à moitié. Son

père ne l'écoute que la casquette à la main ; sa mère joint les doigts, elle se sent au ciel ; les moissonneurs qui passent s'arrêtent, l'oreille tendue, pour saisir l'harmonie qui s'échappe par les fenêtres.

Quand elle ne joue pas du piano, Berthe brode ou tapisse, en compagnie de quatre amies « brevetées » comme elle ; ou bien elle a la « migraine » ; ou bien elle recommence sa toilette ; ou bien elle rêve à la ville où l'on se promène, où l'on voit, où l'on vit, où l'on ne fait rien ; elle rêve un mari qui lui payera des fanfreluches et qui sera bien payé par toutes les admirations prodiguées à sa compagne ; enfin, elle rêve une servante qui la dispensera de hâler son teint à la chaleur du fourneau de cuisine.

Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ? ? ?

Il paraît que, dans les pensionnats, la conversation de ces demoiselles roulent principalement sur les « toilettes ».

On s'en étonne un peu ; mais j'en suis mieux convaincu, lorsque je vois Berthe botteée comme une Chinoise, sanglée à ne pouvoir respirer, coiffée à menacer le ciel.

Il y a sur son dos le prix de dix sacs de blé ; la moitié de la récolte y a passé, parce que Berthe veut s'élever au-dessus de l'admiration qu'elle croit inspirer.

Pensez vous que cette belle, qui marche sur la pointe des pieds, puisse affronter le crottin d'une écurie ? pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ? ? ?

On la mariera bientôt, elle le désire, pour imposer ses caprices à quelqu'un.

Il y a le fils du gros fermier, qui sait lire, écrire et compter, mais il ne sait pas la chimie, ni l'histoire naturelle, ni Pharaon qui bâtit les Pyramides. Il n'a jamais pensé, il est vrai, que cette fille pourrait « faire son affaire ».

Mais la mère de Berthe a pensé qu'il pourrait être son gendre : elle en parle.

— Y penses-tu ! « mère » dit Berthe.

Et la mère a vu que sa fille avait jeté son dévolu sur un autre.

Cet autre, c'est un fils de fermier aussi ; mais il a goûté du collège, de la ville, du bureau ; il fut déjà clerc de notaire, puis employé de commerce ; depuis quinze jours il fait des écritures à la mairie de la ville voisine, et gagne cinquante sous par jour ; sa situation est faite, dit-il.

D'ailleurs, il sait rouler la cigarette ; il se cambre dans un paletot ; et on ne s'aperçoit pas encore que ses coudes sont percés.

Il a les goûts de Berthe ; il plaît à Berthe ; elle sera dame ; elle augmentera, à la ville, le nombre des femmes qui ne font rien.

On les marie.

Ils émigrent loin de la campagne où ils sont nés ; ils vivent, n'ont point d'enfants, et tous les quatre mois sollicitent des écus paternels.

Pendant ce temps, le père de Berthe, qui avait une servante travaillant à la place de sa fille, a pris un domestique qui travaille aux champs où il avait espéré que travaillerait son gendre.

Il paye cher pour ses ouvriers et pour les impôts ; il gagne peu, et il se plaint de son métier.

Dans nos populations de la campagne, Berthe n'est pas une exception. C'est le nouveau type créé par l'esprit moderne.

C'est une calamité qui dépeuple nos campagnes, et encombre nos villes de gens affamés.

Les garçons robustes qui veulent cultiver l'héritage de leur père ne trouvent plus, pour s'associer à leurs travaux, de filles des champs.

Tenez, croyez-moi, cultivateurs, mes amis.

Pour l'avantage de vos familles et du pays, que vos filles sachent lire et compter, mais qu'elles sachent faire la soupe, et... qu'elles aiment à traire les vaches.

Bonjour à vous et à tous les vôtres.

LE PÈRE VÉRITAS.

LES MANGEURS DE TERRE

La terre nourricière, dit le paysan en contemplant les récoltes qu'il tire de ses sillons. Mais il est des contrées où l'on peut dire littéralement la terre nourricière.

Sur les bords de l'Orénoque, ce grand fleuve qui de la Sierra Nevada de l'Amérique du Sud, descend par l'Etat de Venezuela dans l'Atlantique, il y a une peuplade d'Indiens, les Otomacs, qui ne tire pas de la terre une plante nutritive, qui mange la terre même.

C'est, dit M. de Humboldt dans ses *Tableaux de la Nature*, une argile comme l'argile du potier, onctueuse, douce et d'une teinte jaunâtre produite par un peu d'oxyde de fer. Les Otomacs la cherchent à certains endroits sur les rives de l'Orénoque et de la Meta, un des confluent. Car ils sont gourmets et disent que cette terre n'est point partout la même. Lorsqu'ils ont trouvé celle qui leur plaît, ils en forment des balles de cinq à six pouces de diamètre, qu'ils font rôtir à petit feu jusqu'à ce qu'elles aient une couleur rouge, et les mangent sans aucun assaisonnement.

Dans les temps de sécheresse, lorsque les eaux de l'Orénoque et de la Meta sont basses, les Otomacs se nourrissent de tortues et de poissons. Mais dans la saison des pluies la pêche est impossible. Alors ils en reviennent à la terre, ils en amassent des provisions dans leurs cabanes et en mangent ordinairement une livre par jour. Ce régime dure environ trois mois. Les raffinés, les luxueux, ajoutent quelquefois à la boule d'argile un lézard ou une racine de fougère. Mais ils ont un tel goût pour la terre, qu'ils en mangent un morceau après leur repas comme une friandise, lorsqu'ils ont du poisson en abondance. En réalité, la terre est pour eux un aliment substantiel et agréable.

« On remarque, dit M. de Humboldt, le même goût dans les régions tropicales. J'ai vu à Banco des femmes indiennes avaler de gros morceaux de l'argile qu'elles manipulaient pour en faire des vases. A la mission de San Boija, j'ai vu un petit Indien qui ne voulait manger que de la terre, et il était maigre comme un squelette. Les Otomacs n'éprouvent aucun inconfort de cette nourriture. Toutes les autres tribus d'Indiens en souffrent. »

« Dans les villages de l'île de Java, M. La-billardière a vu des petits gâteaux carrés de couleur rouge que l'on mettait en vente. C'étaient des gâteaux de terre. »

« Ainsi, ajoute le savant voyageur, l'habitude de manger de la terre est répandue dans la zone torride, au milieu des races indolentes qui possèdent les plus belles, les plus fertiles contrées du monde. Mais on la trouve aussi dans les pays du Nord. Les Finlandais mêlent, à une farine de céréale, des parcelles de terre remplies de coquillages microscopiques. Les chroniques allemandes montrent que pendant la guerre de Trente Ans, et plus tard encore, dans la Poméranie, la Lusace et dans la forteresse de Wittenberg, on mangeait de la terre. La terre nourricière. » — XAVIER MARMIER.

Si vous aimez à vous distraire, achetez les *Farces de Piron*, avant de partir pour la campagne. C'est le meilleur des compagnons, et à la fois le plus agréable. Prix : 10c. G.-A. & W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine.



LE TREMBLEMENT DE TERRE DE FLORENCE : LES ÉTRANGERS SUR LES QUAIS.—



QUAIS.—UNE BOUTIQUE RAVAGÉE.—PRIÈRES AU TABERNACLE A GRASSINA

POUR LES DAMES

La mode nous a découvert des nouveautés exquises et charmantes où la plus grande élégance semble être simple et où la simplicité paraît élégante. Oui, mesdames, malgré ce que ma phrase peut avoir de compliqué, elle est cependant juste. En effet, nous voyons des robes toutes droites toutes simples, et en étoffe si belle, si riche, qu'on ne peut rien rêver de plus élégant ; puis, à côté, ce sont des toilettes en petits taffetas légers, en fin lainage, et tout cela si fanfreluché, si joliment tourné que le bon marché de l'étoffe passe inaperçu et que la toute gracieuse envolée de dentelles et de rubans rend la toilette élégante, presque riche.

Mais, hélas ! si la mode est d'une fantaisie charmante, elle est aussi bien inquiétante, et si je n'avais foi en votre raison, je craindrais fort pour votre budget.

Plus le nombre de nos toilettes est restreint, plus notre choix d'it être sérieux et bien compris, sans exclure cependant la fantaisie nouvelle et jeune ; chacune doit s'habiller selon sa position et ses relations.

Voici une très gracieuse robe en crêpon grisramier avec larges manches pareilles, se garnissant tout simplement de bretelles en ruban de satin noir. Ces bretelles se rapprochent à la taille sous deux choux et de longs rubans tombent de la taille jusqu'au bas de la robe. Devant, les épaulettes s'arrêtent de chaque côté des épaules par deux choux de rubans.

Nous connaissons quelques personnes qui hésitent à faire des robes nouvelles, destinées à "durer", avec l'accompagnement de la manche bouffante à l'excès qui prime plus que jamais. Il y a des modes auxquelles on peut presque se dérober, tandis qu'il en est d'autres qui semblent s'imposer. Il en est ainsi pour la manche volumineuse à l'excès dont le goût a été tellement tyrannique qu'il s'est imposé aux jaquettes, aux redingotes et à tous les vêtements genre "tailleur" qui, pendant de longues années, restaient à peu près immuables quant aux manches. On peut donc projeter toutes les robes possibles, à longue échéance, avec le gros bouffant ; nous le verrons tout l'été et encore l'automne.

Son succès, comme celui des chapeaux chargés de fleurs à outrance et de gros nœuds, n'est pas près de finir.

Nous ne dirons point la même chose pour le nouveau bleu à la mode, ce bleu bluet, non plus effacé ainsi qu'il se faisait l'année dernière, mais franc, vif, éclatant. C'est très joli, mais pour nous qui envisageons toujours la Mode au point de vue pratique, c'est un peu "datant", et nous engageons celles de nos lectrices qui doivent compter à ne pas trop se laisser entraîner à suivre ce mouvement un peu excentrique. Cela n'aura certainement qu'un temps, et elles seraient bien contrariées, lorsque la vogue sera passée, d'être contrainte de porter encore une couleur démodée.

Outre ce bleu, on porte aussi les gris de toutes nuances, et le noir, sans oublier l'écosais.

Le gris est une couleur jolie, distinguée, habillant bien et toujours de mise.

Comme tissu, c'est toujours le crêpon qui règne en maître.

On ne se lasse pas de la blouse ou chemisette de soie, de dentelle ou de gaze, pour accompagner vestes ou jaquettes ; nous en verrons même en percale rose ou fleurie pour le plein été ; et toujours, avec ces blouses, la jaquette courte à godets, en drap mastic ou beige, fermant à volonté.

AGRICULTURE

LE RÊVE DE FRANK. (ALLÉGORIE)

J'ai vu, comme je vous vois, ce que je vais vous dire, reprit le petit. La nuit dernière, il faisait nuit comme dans un four ; j'entendis grands bruits, plus forts que cent mille canons tirant ensemble.

—Ah ! ah ! dit Pierre Labombe, il y a bataille !

—Forte bataille, répondit l'enfant. Un grand trou s'ouvrit près de mon lit, de cent lieues de long et cent lieues de large : cinquante soleils éclairèrent la chambre. Une vieille femme de cinquante pieds de haut sortit du trou, criant, pleurant, déguenillée, maigre et mal peignée.

—Me connais-tu, mon petit Frank ?

—Non, vraiment.

—Je m'appelle la TERRE. Je nourris le monde et suis ta grand'mère.

—Pourquoi pleurez-vous, ma grand'mère ?

—C'est le mauvais cultivateur qui me fait chagrin. Il me laboure et sème toujours du grain sans fumer, sans rien me donner. Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank.

—Ma grand'mère, je lui dirai.

—Dans son jardin, il change tous les ans de carrés pour l'oignon, l'ail et le potage. Dans les champs, il ne met trèfle après trèfle, ni deux maïs deux seigles, deux pommes de terre ou deux trèfles de suite ; mais il sème deux froments, fumant petitement, avoine ou baillarge. Enfin toujours, toujours du grain, si bien qu'il m'épuise et qu'il n'a rien... mon pauvre Frank, dis-lui donc ça.

—Je lui dirai, ma grand'mère.

—La mauvaise herbe me mange, elle vient toujours et tue son blé. Le seul moyen c'est de mettre en prés, pour que la mauvaise herbe pourrisse.....

—Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank ?

—Ma grand'mère, je lui dirai.

—Quand il fume bien et ne met qu'un blé ou quand il lève un pré, je donne triple récolte, longue paille et beaux épis, grain pesant et bien nourri. Je rends plus dans un an que dans quatre... mon petit Frank, dis-lui donc ça.

—Je lui dirai, ma grand'mère.

—Mon Dieu ! je ne demande pas à me reposer ; je veux bien toujours marcher, mais toujours changer. Jamais deux grains de suite ; ça m'écrase. Autrement je ne nourrirai pas tous mes enfants... Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank.

—Ma grand'mère, je lui dirai.

—Dis-lui : "Madame la TERRE est maligne comme un diable, revêche et têtue ; faut lui obéir pour qu'elle donne !..."

—Je ne dirai pas ça, ma grand'mère.

—Si fait, si fait... faut qu'ils me connaissent. Ne les entends-tu pas me dire des sottises, crier : "La TERRE ne vaut rien !" Ce sont eux qui ne valent rien... Dis-leur donc ça, mon pauvre Frank.

—Ma grand'mère, je leur dirai.

—Vois-tu, madame la TERRE a vingt espèces de sucs, l'un pour le grain, l'autre pour la pomme de terre, celui-ci pour la betterave, celui-là pour la carotte, le mil, le trèfle, le maïs, etc. Quand l'un est épuisé il faut lui donner le temps de se refaire. Quand on trait la vache, on attend le lait à revenir.

—Je comprends ça, ma grand'mère.

—Après un renouvelis, tout vient à merveille, hors le pré. C'est que tous les sucs sont là ! Alors on peut mettre deux froments, en les fumant. Mais quand le cheval est fatigué, on le laisse reposer ; quand la charrette a roulé, faut la graisser.

—Ma grand'mère, je leur dirai ça....

—Et j'entendis un grand *chamaillis* comme

chiens hurlant, fresaies criant, un petit charivari, et puis ça fut fini.

—Tu as rêvé, dit le père Abraham.

—Est-ce un rêve, mon grand-père ?

Aussi m'était avis ce matin que la chambre était petite pour le trou, et le plancher bas pour la Madame.

—Le rêve est bon, dit un de nos maîtres-gens. La TERRE A BIEN PARLÉ ; ELLE A DIT LA VÉRITÉ !

COMMENT APPRÊTER LES FRAISES

Les façons d'accommoder les fraises sont très variées ; citons-en quelques-unes :

On les mélange à la crème et au sucre en poudre.

Les personnes qui pensent que la fraise est froide à l'estomac mettent du sucre en poudre et du kirsch comme digestif.

On les assaisonne au sucre et au vin.

D'aucuns prétendent qu'avec du sucre en poudre et une cuiller à café de vinaigre, c'est exquis.

Ce qui est certain, c'est que quelques gouttes de citron sur les fraises leur donnent un goût parfait ; il faut les sucrer puis les remuer un certain temps.

D'autre part, Brillat-Savarin, le fameux gourmet, disait : "M. le comte de la Place a découvert une manière très relevée d'accommoder les fraises, qui consiste à les mouiller avec le jus d'une orange douce."

Un autre gourmet a encore enrichi la méthode ci-dessus en y ajoutant le jaune de l'orange, qu'il enlève en le frottant avec un morceau de sucre. Et il prétend prouver, au moyen d'un lambeau de livre échappé aux flammes qui détruisirent la bibliothèque d'Alexandre, que c'est ainsi que la fraise était servie dans les banquets du mont Ida. Peut-être les héros d'Homère la sucrèrent-ils avec le miel du mont Hymette, ce nectar des dieux.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Hector Hurteau, 177, rue Vinet ; F. X. Thibault, rue St-Paul ; Dame Marie Maillard, 552, rue De Montigny ; Edmond J. Carli, 100, rue Maisonneuve ; Théophile Houde, 50, rue Frontenac ; Ernest Fortin, 321, rue Panet ; Dame Medor Latour, 205, rue Beaudry ; Napoléon Girard, 998, rue Ontario ; C. A. Bissillon, 131, rue St-Denis ; R. Sauvé, 176, rue Montana.

Québec.—A Vézina, 72, rue St-Patrice ; Mlle Joséphine Binet, 260, rue St-Joseph, St-Roch ; Eugène Falardeau, 35, rue Scott ; Joseph Auclair, 19½, rue St-Gabriel ; Albert Doré, 262, rue D'Aiguillon ; Dame J. A. Paquette, 188, rue Desfossés, St-Roch ; Dame Turgeon, coin des rues St-Valier et Dorchester, St-Roch ; M. Lacroix, rue St-Valier.

Valleyfield.—Maurice Neveu ; C. T. Verner ; J. A. C. Gamelin.

St-Hyacinthe.—Gilbert Henry.

Sherbrooke.—Michel Sirois.

St-Théodore de la Grande Ance (Champlain).—Madame L. Doutigny.

St-Thérèse de Blainville.—Mme Vve T. Lecomte.

Woonsocket, R. I.—Mme Vve François Bilodeau.

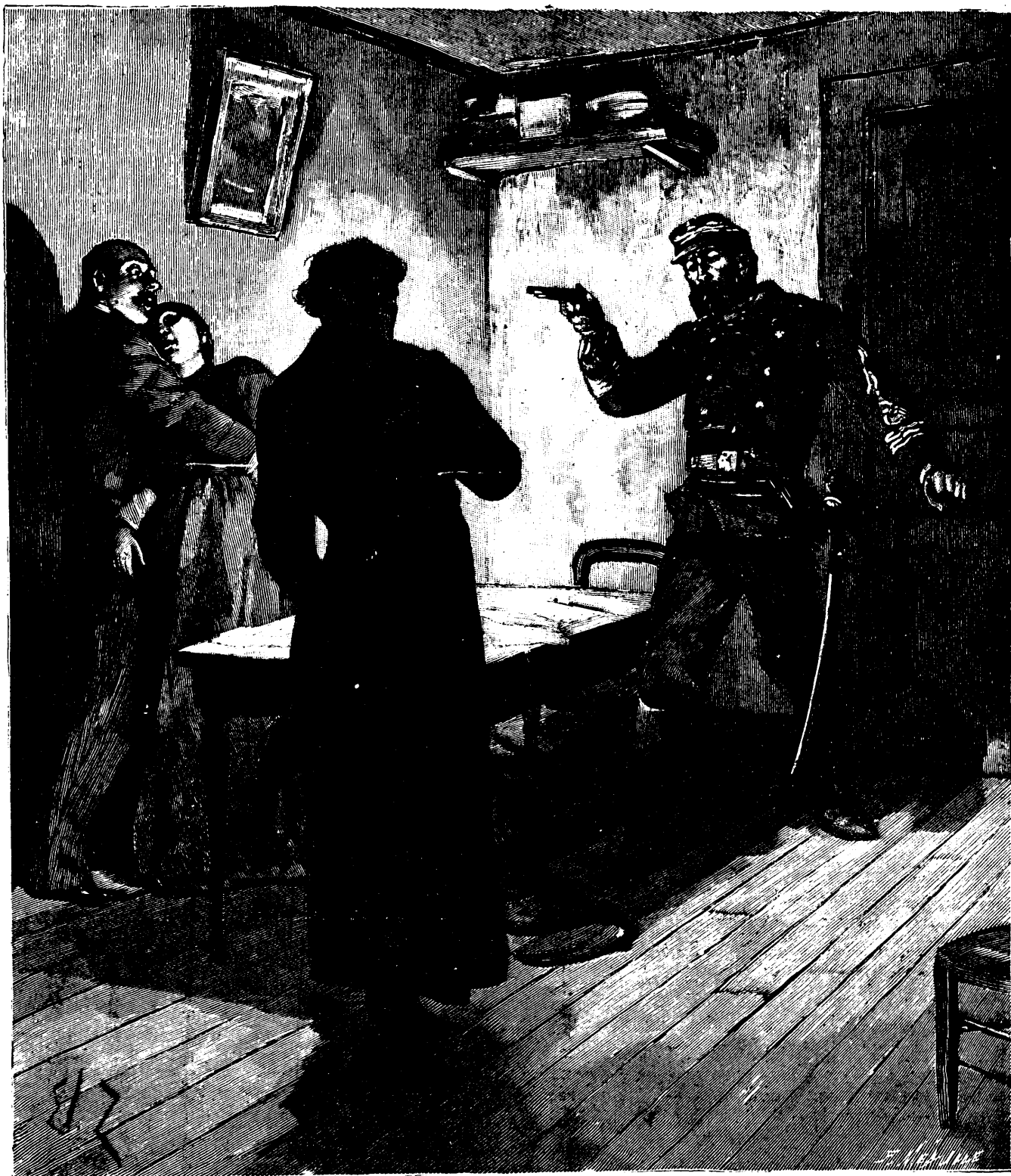
Brunswick, Maine.—Alfred Caron.

Une "créature", en toilette printanière, fort coquette, mais au visage irrémédiablement outragé par les ans, est interrogée.

—Votre âge ?

Alors, d'une voix suppliante :

—Monsieur le juge, demanda-t-elle, est-ce que vous ne pourriez pas faire sortir les hommes ?



Duprat ajustait le vicaire de Saint-Ambroise.—Page 100, col. 1

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

La physionomie et l'attitude de Servais Duplat devenaient de plus en plus agressives

—Convenez tout de suite que vous ne voulez pas servir la Commune, s'écria-t-il, et que le drapeau rouge vous porte sur les nerfs ! Ça sera plutôt fait ! . . .

—Je n'ai pas dit cela.

—Vous le pensez, c'est tout comme . . . Ah ! on vous connaît, vous, citoyen Rollin. Vous êtes un *aristo*, un *réac*, vos parents sont

des nobles, des particuliers titrés, et vous avez des cousins dans le régiment de la calotte ! . . . Ah ! vous ne voulez pas vous battre contre cette vile séquelle de Versaillais que nous écraserons et dont nous purgerons la terre ! Ah ! vous refusez le commandement de notre bataillon ! Eh bien ! tant pis pour vous, vous prendrez un *flingot* et vous marcherez tout de même, et si ce n'est pas de bon gré, ce sera de force ! . . .

—De force ! répéta Gilbert.

—Oui, de force ! L'obéissance, ou au mur ! Avec nous ça ne traîne pas ! Ah ! pendant le siège vous étiez moins fier, citoyen Rollin,

quand nous farfouillions tous les deux dans le petit sac de toile de notre compagnie, histoire d'y chiper un peu de monnaie pour boulotter ! Vous preniez joliment bien votre parti de mes petites irrégularités d'écritures. . . . la voix de votre ventre creux parlait plus haut que celle de votre conscience. . . . une conscience en caoutchouc dont on aurait pu faire des bretelles ! Les temps sont changés ! Vous crachez aujourd'hui sur la forte solde, sans doute parce que vous avez reçu des sacs d'écus des parents millionnaires de province ! leur tour viendra aussi à ceux-là ! patience ! Quand on en aura fini avec les Versaillais, on leur fera leur petite affaire aux ruraux ! Mais, présentement que Paris est ravitaillé et qu'on a de la braise, on fait fi des camarades qui vous empêchaient de crever de faim dans les temps difficiles ! Au mur, les gens comme vous, et douze balles !

Gilbert était devenu livide.

Servais Duplat avait élevé peu à peu la voix. Il criait presque, et chacune de ses paroles devait arriver distinctement à Henriette et à Raoul d'Areynes.

Que n'eût pas donné Gilbert pour imposer silence au misérable dont il avait été le complice ?

Mais il n'osait l'interrompre, dans la crainte d'exciter encore sa colère et d'augmenter ainsi le scandale au lieu de l'éviter.

Profitant d'une seconde où Duplat reprenait haleine, il balbutia :

— Voyons, donnez-moi du moins le temps de la réflexion . . .

— Il ne s'agit pas de réfléchir ! répliqua violemment l'ex-fourrier, C'est à présent, c'est tout de suite qu'il faut vous décider ! Un *oui* ou un *non*, vous entendez ! . . . et que ça ne traîne pas ! . . . Nous avons besoin de citoyens à poigne solide ! . . . Nous avons besoin d'officiers pour conduire nos hommes à la lutte contre ces gueux de Versaillais. Ces citoyens à poigne, ces officiers, nous les prenons dans la population de Paris, et il faut qu'ils viennent à nous, de gré ou de force ! . . . Je vous ai donné le choix, un sabre de commandement ou un flingot de simple garde ! Décidez-vous, sinon : au mur ! . . . et vive la liberté !

Et tout en parlant, ou plutôt tout en criant, Servais Duplat accompagnait ses paroles d'une pantomime menaçante, de gestes désordonnés.

Gilbert avait parfaitement calculé que l'insurrection communarde ne pouvait aboutir au triomphe final et qu'elle amènerait fatalement une répression formidable.

Son intérêt personnel, plus encore que ses opinions, lui défendait donc d'y jouer le rôle.

Mais comme le péril représenté par l'ex-fourrier était immédiat et qu'il fallait trouver un moyen d'échapper à ce péril, l'ex-capitaine allait essayer encore de convaincre son redoutable adversaire, quand la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et le vicaire de Saint-Ambroise, très pâle mais très calme, parut, suivi d'Henriette dont l'effroi décomposait les traits.

A la vue de l'abbé, Gilbert sentit une sueur mouiller ses tempes.

Le coup qu'il voulait éviter allait l'écraser.

Servais Duplat, au moment de l'apparition du prêtre, se dressa comme un diable à ressort qui jaillit hors de sa boîte et fit entendre un ricanement sinistre.

Raoul d'Areynes se dirigea vers lui.

— Vous venez de crier : *Vive la liberté* ! lui dit-il. Respectez-la donc, cette liberté que vous acclamez, et ne contraignez personne, par la menace et par la violence, à prendre les armes et à combattre pour votre cause !

L'ex-fourrier serra les poings avec rage.

— De quoi ? . . . De la morale, espèce de raticchon ? . . . s'écria-t-il de sa voix la plus rauque. Tu te permets de me donner des leçons de maintien, toi que d'un mot je peux faire emballer pour la Roquette ! C'est un fameux toupet tout de même, calotin de malheur ! Je le disais bien tout à l'heure, *mossieu* Rollin est du parti des soutanes, et s'il ne veut pas venir avec nous, c'est que tu le lui as défendu ! . . . Eh bien ! rat d'église que tu es, allumeur de cierges, buveur d'eau bénite, je sais comment m'y prendre pour t'empêcher d'en endoctriner d'autres, et j'en fais mon affaire !

Servais Duplat, affolé par la fureur, tira de sa ceinture un de ses longs pistolets et d'un mouvement saccadé l'arma.

XXVII

Henriette poussa un cri d'épouvante et chancela.

Gilbert, songeant aussitôt à l'enfant, sa fortune à venir ! . . . s'élança pour l'empêcher de tomber à la renverse sans connaissance.

Duplat ajusta le vicaire de Saint-Ambroise.

Celui-ci, toujours calme, mais rapide comme la foudre, bondit jusqu'à lui, saisit son bras levé et l'abassa avec une force irrésistible.

L'immonde gremlin avait pressé la détente.

Une détonation retentit.

La balle, heureusement inoffensive, s'incrusta dans le plancher.

Henriette, soutenue par son mari, venait de s'évanouir.

Le jeune prêtre était robuste et il joignait le sang-froid à la force physique.

Servais Duplat sentait la main de Raoul d'Areynes lui broyer le poignet comme un étoupe.

Ses lèvres écumaient. Des éclairs farouches jaillissaient de ses yeux arrondis par la souffrance.

Il poussa un cri d'angoisse.

— Monsieur, lui dit le vicaire d'une voix aussi ferme que si nul incident dramatique ne venait de se produire, vous m'avez insulté sans raison, vous avez voulu me tuer sans motif . . .

De sa main gauche restée libre Raoul arrachait le second pistolet passé dans la ceinture du capitaine de la Commune, puis il continua :

— Je pourrais vous tuer, car je me trouve dans le cas de légitime défense, mais je suis le ministre du Dieu de pardon et je vous pardonne.

Il lâcha le poignet endolori du misérable et reprit :

— Oui, je vous pardonne, mais en même temps je vous ordonne de quitter cette demeure, de la quitter sans une minute de retard, sinon j'oublierai que je suis un prêtre pour me souvenir seulement que je suis un homme, et cet homme, au nom de tous les honnêtes gens, fera justice en vous tuant sans pitié, comme on tue une bête malfaisante, comme on tue un chien enragé ! . . .

Servais Duplat se jeta en arrière.

— La bête venimeuse, le chien enragé, c'est toi ! hurla-t-il, et je saurai bien te retrouver ! . . .

Il ajouta en désignant Gilbert :

— Comme celui-ci d'ailleurs ! . . . Vous y passerez tous les deux !

Et il s'élança dehors.

Henriette, en ce moment, revenait à elle et se souvenait de ce qui venait de se passer.

— Ah ! monsieur l'abbé, dit Gilbert, en proie à une agitation facile à comprendre, qu'avez-vous fait ?

— J'ai pris votre défense.

— Vous vous êtes perdu, et vous nous avez perdus avec vous. Cet homme est le dernier des gredins et il exècre les prêtres. Vous l'avez entendu . . . avant une heure il reviendra ramenant avec lui quelques-uns des misérables auxquels il commande, et votre vie sera sérieusement menacée . . . comme la nôtre . . .

— Oui . . . oui, Gilbert a raison ! fit Henriette d'une voix étranglée par l'émotion. Mon cousin, je t'en supplie, fuis ! quitte cette maison, et hâte-toi, car ce monstre va revenir avec ses complices . . .

— Je les attendrai . . . répondit froidement et résolument Raoul.

— Ce serait de la folie ! s'écria Gilbert.

— Pars ! pars bien vite ! . . . reprit Henriette. Je suis femme, peut-être obtiendrai-je un peu de pitié de ce Servais Duplat, mais à toi il ne pardonnera pas ! Tu l'as désarmé, tu l'as maîtrisé, tu l'as humilié . . . il lui faudra ton sang ! quitte ce quartier . . . quitte Paris . . . va rejoindre à Versailles le gouvernement régulier.

Henriette vous donne un bon conseil, monsieur l'abbé, appuya Gilbert, ici vous seriez massacré . . . c'est fatal, c'est inévitable, tandis que je saurai tenir tête à Duplat et à ses hommes ! . . . Partez ! partez ! . . .

Le vicaire de Saint-Ambroise comprit qu'en effet sa présence chez Gilbert et Henriette augmentait le danger qu'ils allaient courir, que lui-même, autant qu'eux et plus qu'eux, se trouvait en péril, et qu'il était insensé de courir au devant de la mort, si cette mort ne devait servir à rien.

Il venait d'irriter une de ces natures scélérates dont personne au monde ne pourrait arrêter l'élan quand la rage les pousse au crime.

Après avoir embrassé sa cousine, il tendit la main à Gilbert Rollin.

— Hâtez-vous ! hâtez-vous ! répéta celui-ci en le poussant vers la porte de l'appartement, et prenez des précautions en sortant de la maison . . . on peut vous attendre au dehors.

Raoul d'Areynes allait quitter la chambre.

Il s'arrêta.

— Mais vous ? vous ? demanda-t-il, si vous êtes à ce point menacés, si vous avez tout à craindre de ce misérable, pourquoi ne quitteriez-vous point Paris, comme vous m'engagez à le faire ? Pourquoi ne partirions nous pas tous les trois ?

— L'état d'Henriette nous l'interdit absolument . . . répondit Gilbert. Je vous affirme que je saurai mettre Duplat à la raison, devrais-je pour cela paraître accepter le commandement qu'il est venu m'offrir.

Une fièvre d'angoisse dévorait Henriette.

A chaque seconde, il lui semblait entendre dans l'escalier des pas et des bruits d'armes.

— Pars, mon cousin ! reprit-elle. Pars vite, et que Dieu te protège ! . . .

— Qu'il vous protège, vous, surtout ! répondit l'abbé d'Areynes. Puis voyant quelles angoisses sa présence causait à Henriette et à Gilbert, il partit.

Gilbert, intérieurement, le maudissait, mais pour rien au monde

il n'eût voulu que quelque chose de fâcheux lui arrivât chez lui, sous ses yeux.

Si pendant un instant il avait tremblé pour la vie du cousin de sa femme, ce n'était ni par affection pour lui, ni par horreur du crime, mais il pensait aux conséquences terribles que pourrait entraîner pour lui cet assassinat commis dans sa demeure et en sa présence.

On aurait raconté, ébruité, commenté le crime, on l'aurait soupçonné peut-être d'en être complice, et la nouvelle en serait arrivée certainement jusqu'au château de Fenestranges.

Le comte Emmanuel l'aurait sans aucun doute rendu responsable de la mort de son neveu, et dans sa colère aurait anéanti le testament favorable à Henriette.

Que le vicaire de Saint-Ambroise fût arrêté, mis à la Roquette, et fusillé ensuite par les bandits de la Commune, cela importait peu à Gilbert qui le haïssait doublement comme prêtre et comme homme.

Mais il y avait le testament,—une fortune,—l'avenir !

Les menaces formulées contre lui par Servais Duplat ne le préoccupaient pas outre mesure.

Se trouvant en fort bons termes avec deux ou trois membres influents du Comité central, il lui suffirait de s'adresser à eux pour réduire au silence son ex-fourrier s'il continuait à se montrer gênant.

Au besoin il aurait l'air de prendre un fusil, mais il se garderait bien de se mêler à un mouvement quelconque.

Quant à accepter un commandement, jamais !

Il était bien trop prudent pour cela !

D'abord, nous le répétons, il ne s'illusionnait pas le moins du monde sur l'anéantissement final et prochain de l'insurrection, ensuite il ne voulait point que son nom mis dans les journaux, sa nomination annoncée dans le *Moniteur de la Commune*, pussent tomber sous les yeux du comte Emmanuel, pour qui ce serait un puissant motif de déshériter complètement sa nièce.

—Il ne me reste qu'à attendre de pied ferme... se dit-il lorsque le vicaire se fut éloigné, et il reconduisit Henriette dans sa chambre.

Tout en descendant l'escalier de la maison de Gilbert, Raoul d'Areynes songeait à la terrible scène dans laquelle il venait de jouer un rôle.

Il s'adressait de sérieux reproches.

Un instant emporté par les ardeurs de son sang de gentilhomme, maintenant il redevenait prêtre.

—Je suis follement intervenu dans ces déplorables débats ! pensait-il. J'aurais dû ne point paraître devant cet homme qui ne soupçonnait pas ma présence chez Gilbert, et lui laisser vomir ses injures.

—J'ai compromis Gilbert et sa femme. J'ai mis ma vie en grand péril, ce qui importerait peu si les pauvres sur lesquels je veille ne couraient risque de mourir de faim sans moi... .

—J'ai menacé un homme, moi ! et je l'aurais tué, moi, le représentant, moi, le ministre de Dieu sur la terre !!

Raoul se signa en ajoutant :

—J'en demande pardon à Dieu !!

Puis, après quelques secondes de réflexion, il reprit :

—Henriette a raison... Je partirai pour Versailles cette nuit même... à Paris je serais traqué, arrêté, emprisonné... ils ont bien emprisonné Mgr Darboy et l'abbé Deguerry ! Je serais tué peut-être sans m'être dévoué pour la cause de la justice et de l'humanité, sans avoir combattu pour la religion dont on profane les temples ! Non ! Je dois vivre encore. Je partirai, pour pouvoir revenir bientôt et continuer la mission de charité que je me suis imposée au nom de Dieu !... .

L'abbé d'Areynes arriva sur le seuil de la maison, dans l'encadrement de la porte ouverte au grand large.

De là il jeta un coup d'œil sur la rue Servan, absolument déserte. La nuit était très sombre.

Il se glissa le long des maisons, rasant les murailles, et gagna rapidement la rue du Chemin-Vert où il s'arrêta pour sonder de nouveau les ténèbres.

Ne voyant rien de suspect, n'entendant nul bruit inquiétant, il se remit en marche.

Arrivé au point de jonction de la rue du Chemin-Vert et de la rue Saint-Maur, il fit halte pour la seconde fois.

Il venait d'entendre un murmure de voix et le pas cadencé d'une troupe.

Presque en même temps, à la lueur d'un bec de gaz placé à cinquante pas de lui, il aperçut un scintillement de fusils et une douzaine de soldats de la Commune conduits par un chef.

—C'est peut-être Servais Duplat accompagné de ses hommes, qui retourne chez Gilbert, se dit le jeune prêtre.

Un frisson passa sur sa chair.

Vivement il traversa la rue Saint-Maur et se jeta dans des terrains vagues existant à cette époque entre la rue Saint-Ambroise et la rue du Chemin-Vert.

Il s'abrita derrière un pan de mur croulant et se retourna.

La petite troupe de fédérés avait dépassé la rue du Chemin-Vert et suivit la rue Saint-Maur, se dirigeant du côté de la Roquette.

Raoul respira et continua sa route.

En quelques minutes il arriva chez lui, au numéro 59 de la rue Popincourt.

Sa vieille servante l'attendait, très inquiète.

—Vite, Madeleine, lui dit-il, procurez-moi des vêtements civils. Un pantalon, une redingote, un chapeau... .

—Mon Dieu ! que se passe-t-il donc, monsieur l'abbé ? s'écria la brave femme, épouvantée par les paroles du jeune prêtre.

—Je pars pour Versailles... .

—Cette nuit ?

—Dans un instant.

—Vous êtes menacé ?

—Oui.

—Ah ! mon doux Jésus, que le bon Dieu nous prenne en pitié !

Et la fidèle servante se mit à sangloter.

—Il ne s'agit pas de pleurer, ma bonne Madeleine, mais de se hâter ! reprit Raoul d'Areynes. Le temps presse !... Avant une heure peut-être, on viendra me chercher ici... .

—Notre sacristain demeure dans la maison à côté. Il est de la même taille que monsieur l'abbé... . Je cours chez lui.

Une demi-heure plus tard, le jeune prêtre, méconnaissable sous un costume laïque, quittait la rue Popincourt et se dirigeait vers les hauteurs de Belleville.

C'était par la porte des Prés-Saint-Gervais qu'il comptait trouver le moyen de sortir de Paris sans éveiller les soupçons et sans se heurter à des consignes trop rigoureuses.

Les points menacés par l'armée de Versailles étant ceux qui faisaient face au Mont-Valérien, il supposait, non sans raison, que les fortifications situées de l'autre côté de Paris devaient être négligemment gardées.

Il ne se trompait pas.

Une vingtaine de gardes nationaux, commandés par un sous-lieutenant, constituaient toute la garnison de la porte Saint-Gervais.

Deux heures du matin sonnaient quand Raoul se trouva en vue des bureaux de l'octroi qui servaient de poste aux fédérés.

Des bruits de voix avinées, des rires idiots, de fragments de chansons obscènes vinrent tout à coup frapper son oreille.

Il s'arrêta.

Ces bruits s'échappaient de l'intérieur du bureau transformé en corps de garde, et ils allaient crescendo.

Un frisson de dégoût secoua tout le corps du jeune prêtre, mais son moment de halte fut de courte durée.

La nécessité de quitter l'enceinte de Paris s'imposait impérieusement.

Il fit quelques pas en avant.

Alors une sentinelle, peu solide sur ses jambes et gorgée de vin et d'alcool, lui cria dans un hoquet :

—Halte-là, citoillien ! On ne passe pas !

XXVIII

Raoul ne s'arrêta pas tout de suite.

—Halte, donc ! N. de D. ! répéta la sentinelle, sinon je te f... mon coup de fusil dans le ventre !

—C'est que je voudrais bien rentrer chez moi... . répondit d'une voix très ferme le vicaire de Saint-Ambroise.

—Ous' qu'il est, ton chez toi ?

—Aux Prés-Saint-Gervais.

—Eh bien ! entre au poste et demande si on veut te permettre de passer... .

—Ne pouvez-vous me le permettre vous même sans déranger vos camarades ?

—Impossible !

—Pourquoi ?

—J'ai pas les clefs pour déboucher la *lourde*... .

L'hésitation n'était point de mise.

Le vicaire se dirigea vers le corps de garde, toujours plein de rires, de cris, de chansons et du cliquetis des verres qui s'entre-choquaient.

Il gravit les marches, ouvrit la porte et franchit le seuil du poste.

La fumée des pipes et des cigares formaient un nuage épais, et l'odeur âcre de mauvais tabac, mêlée à des émanations alcooliques et à des senteurs de fauves, le prirent à la gorge et l'empêchèrent de respirer.

Un spectacle répugnant et inoubliable frappait ses yeux et révoltait tout son être.

Sur une longue table autour de laquelle se trouvaient des filles de la dernière catégorie, brûlaient trois chandelles fichées dans des goulots de bouteilles et donnant une lueur sinistre.

Des litres de vin et d'eau-de-vie, les uns pleins, les autres vides, et des verres violâtres et empoissés chargeaient cette table.

Dans les coins, des matelats où gisaient des hommes ivres-morts. Toute cette canaille se vautrait dans la plus crapuleuse débauche avec l'orgueil de son ignominie.

Raoul d'Areynes, dont le cœur se soulevait, fut au moment de rebrousser chemin, et il allait le faire quand une interpellation l'arrêta net.

L'officier venait de l'apercevoir et lui criait

—Qu'est-ce que tu veux, eh ! citoyen ?

Les cris et les chansons furent brusquement interrompus, le silence se fit et tous les regards se tournèrent vers le nouveau venu auquel s'adressait le lieutenant.

Le jeune prêtre resta muet, paralysé en quelque sorte par l'impression d'immense dégoût qu'il venait de ressentir.

—Est-ce que tu ne m'as pas entendu ? Je t'ai demandé ce que tu voulais... répéta d'un ton brutal le lieutenant qu'irritait le silence du visiteur. Si tu es sourd et muet, dis-le !...

Le vicaire de Saint-Ambroise comprit à quel point ce silence était imprudent et reprit possession de lui-même.

—J'ai fait la bêtise de m'attarder à Paris où je suis depuis ce matin, répondit-il, et je voudrais l'autorisation de sortir pour retourner chez moi... .

—Où ça se trouve-t-il, ton chez toi ?

—Aux Prés-Saint-Gervais.

—Eh bien ! citoyen, nous t'offrons l'hospitalité... Tu passeras le reste de la nuit ici, et nulle part tu ne pourrais être mieux... Impossible de s'ennuyer, comme tu vois... Tu sortiras de Paris au point du jour... ajouta le lieutenant.

Raoul d'Areynes frissonna.

Passer le reste de la nuit en pareille compagnie, c'était au-dessus de ses forces.

Il reprit :

—Lieutenant, je vous en prie, faites-moi ouvrir... J'ai une femme et des petits enfants. Si je ne rentrais pas, ils mourraient d'inquiétude...

—Quel est ton état ?

Le jeune prêtre avait prévu la question.

Sans hésiter il répondit :

—Je suis maraîcher et j'ai besoin d'être chez moi pour surveiller le départ de mon envoi aux Halles...

—Nom d'un chien ! tu te mets bien, toi, pour un maraîcher !... un paletot, des bottines, et un petit chapeau d'aristo !...

—Ce n'est pas ma toilette de tous les jours, répliqua le vicaire en essayant d'ébaucher un sourire.

—Ne serais-tu point plutôt qu'un maraîcher un *franc-tueur* à qui le *trac* fiche la colique et qui veut quitter Paris ?

—Que l'un de vous m'accompagne jusque chez moi... On verra bien que je ne mens pas !...

—C'est bon, c'est bon, fit le lieutenant, on va t'ouvrir, citoyen... tu iras rassurer ta *lorgue* et moucher tes gosses... Mais, tu sais, ici c'est comme dans les maisons un peu chiquement tenues, quand on se fait tirer le cordon après onze heures, faut donner un pourboire au pipelet.

Toute la bande des fédérés et des filles poussa de grands éclats de rire et applaudit avec enthousiasme la déclaration du lieutenant.

Puis on se mit à chanter sur l'air des *Lampions* :

—Un-pour-boire, pour-le-boire, un-pour-boire !

Toute la bande reprit en chœur, puis entama sans transition le premier couplet de la *Marseillaise*.

Raoul d'Areynes sentait son cœur battre avec violence et des gouttes de sueur mouiller ses tempes.

Il eut la présence d'esprit de fouiller dans sa poche et d'en tirer un louis qu'il jeta sur la table en disant :

—Avec plaisir, le pourboire...

Un hourrah frénétique accueillit l'apparition de la pièce d'or sur laquelle une fille mit immédiatement la main.

—Oh ! la ! la ! fit-elle, t'es rien chic toi, le maraîcher !... Un jaunet ! Ça rapporte donc bigrement les choux, les salades, les carottes et les navets ?...

—C'est ça un état qui me botte !... s'écria un fédéré. J'vas m'établir fabricant de légumes !...

La fille au louis d'or avait rempli d'eau-de-vie tous les verres dont les fonds poisseux se collaient sur la table.

—Une tournée ! dit-elle.

Et, après avoir bu une gorgée du contenu du verre qu'elle tenait à la main, elle le tendit au vicaire de Saint-Ambroise en ajoutant :

—Liche ça, mon vieux frère !... C'est du chenu ! et puis, tu sauras ma pensée !...

Une perplexité effroyable s'empara de Raoul d'Areynes.

Repousser avec dégoût le verre qu'on lui tendait c'était à coup sûr compromettre sa tentative et se faire refuser l'autorisation de quitter Paris.

Mais, boire ! boire après cette fille, après ces bandits ! Poser ses

lèvres où cette prostituée avait posé les siennes, en aurait-il la force ? en aurait-il le courage ?

Il hésitait.

—Tonnerre du diable, prends donc ! cria le lieutenant. Prends et trinque ! On dirait que tu es dégoûté de nous !...

En attendant ces mots le vicaire comprit qu'il n'était que temps de conjurer le péril, s'il ne voulait pas y périr.

Il saisit le verre qu'on lui présentait et le choqua contre vingt autres.

—Et vive la Commune !... hurla un fédéré.

Toute la bande répéta :

—Vive la Commune !

Pousser, lui aussi, ce cri, Raoul ne l'aurait pas su. Il aurait mieux aimé mourir sur place que de s'avilir à ce point.

Il avala d'un seul trait l'eau-de-vie et reposa le verre sur la table. L'alcool frelaté lui brûla le gosier comme un fer rouge et des nausées lui montèrent aux lèvres, mais aucun des bandits aux trois quarts ivres ne s'aperçut qu'il n'avait pas crié : *Vive la Commune !*

Le lieutenant venait de quitter sa chaise et de se mettre debout non sans peine.

—A présent que tu as donné le pourboire au pipelet, on va te tirer le cordon... dit-il d'une voix pâteuse, entrecoupée de hoquets. Arrive, citoyen !...

Et prenant un trousseau de clefs suspendu à un crochet près de la porte du poste, il sortit suivi du prêtre à qui il semblait s'échapper de l'enfer.

Raoul d'Areynes sentait le sang affluer à son cerveau et bourdonner dans ses oreilles. Il marchait péniblement, car ses jarrets pliaient sous lui.

Le lieutenant, lui, titubait à chaque pas, et deux ou trois fois il faillit tomber.

La grille derrière laquelle se trouvaient l'espace et la liberté tourna enfin sur ses gonds.

—Passe, citoyen, et bonsoir de ma part à ta citoyenne... dit le lieutenant en s'effaçant et en tendant la main au prétendu maraîcher.

Le vicaire de Saint-Ambroise feignit de ne pas voir la main du drôle tendue vers lui et passa.

La grille se referma derrière lui, et le fédéré regagna le poste où l'immonde orgie continuait.

A vingt pas de la porte des fortifications Raoul s'arrêta et, tombant à genoux, éleva vers le ciel ses yeux noyés de larmes.

—Mon Dieu ! murmura-t-il les mains jointes, Dieu de miséricorde et de bonté, pardonnez-moi. Pardonnez-moi d'avoir menti pour tromper ces malheureux égarés, pour assurer ma fuite ! Pardonnez-moi, Dieu de miséricorde, et pardonnez-leur !... Eclairrez-les !...

Fortifié par cette prière le vicaire se releva et songea à se diriger dans les ténébéses.

Maintenant il ne craignait plus Servais Duplat.

De la porte Saint-Gervais, il dut couper à travers les champs, afin de gagner promptement le village d'Aubervilliers que les Prussiens occupaient, ainsi que le fort, selon l'une des clauses du traité signé à Versailles.

Il fut arrêté par une sentinelle allemande qui le fit entrer dans un poste placé au bord de la route.

Là un officier l'interrogea.

Après qu'il eut répondu d'une façon satisfaisante, déclinant son nom et ses qualités et expliquant les motifs de sa présence dans la campagne à pareille heure, on l'autorisa à finir la nuit au fort où on le conduisit, et d'où, le lendemain matin, muni d'un laissez-passer, il partirait pour prendre la route directe devant le conduire au but de son voyage.

Pendant ce temps Gilbert et Henriette attendaient, non sans de sérieuses inquiétudes, le retour de Servais Duplat, qui leur semblait inévitable et imminent.

Henriette s'était mise au lit, brisée de corps et d'âme par les émotions subies.

Gilbert avait fermé sa porte à double tour, mais il veillait.

Il lui paraissait impossible que le capitaine des fédérés ne revint pas, accompagné d'une forte escorte, et il mettait en bon ordre dans son esprit tout un lot d'arguments dont il comptait se servir pour apaiser Duplat et pour le ramener à des sentiments moins hostiles.

A onze heures, l'immonde gredin n'avait point encore donné signe de vie.

Une heure encore se passa.

A minuit Gilbert, un peu rassuré, rejoignit Henriette qui dormait d'un sommeil de plomb.

CHOSSES ET AUTRES

—Dans la riche collection de manuscrits sur papyrus que possède le Musée de Turin, se trouve une carte d'un district aurifère de la Haute-Egypte. On croit que c'est la plus ancienne carte topographique qu'il y ait dans le monde.

—On dit que Richard Gird, de Californie, possède la plus grande charrue du monde. Elle a 18 pieds de hauteur et pèse 36,000 livres. Elle laboure 50 acres de terre par jour, consommant une tonne de charbon pour avancer au taux de quatre milles à l'heure.

—Un ouvrier de Londres, Angleterre, du nom de Richard Latter, a une barbe de dix pieds de longueur. Il la tresse soigneusement chaque jour et la porte en dedans de son gilet quand il travaille. La barbe de Louis Coulon, sculpteur français, a sept pieds et demi de longueur.

—D'après l'annuaire de l'empire d'Allemagne pour 1895, la population de cet empire serait aujourd'hui de 51,500,000 âmes. En 1870, cette population n'était que de 40,818,000 habitants. En 1890, elle atteignait le chiffre de 42,428,000, et, depuis, elle a augmenté de 500,000 âmes par an.

—L'Eglise catholique est établie sur un pied ferme en Chine et d'après le dernier recensement y compte 550,000 fidèles, ayant à leur tête 900 prêtres. Les néophytes en cours d'instruction religieuse sont en aussi grand nombre. Beaucoup des prêtres sont des aborigènes et ce fait assure la permanence de notre sainte religion en ce pays.

—Au nombre des étoiles de première grandeur qui brillent au firmament du théâtre Royal, citons Mlles Blanche Creago ; Julia Melrose dont la voix charme. N'oublions pas le ballet des Kiralfy. Mentionnons encore la belle Tina, Gracie Cleveland, etc., etc. La troupe comprend cinquante personnes.

—Dans son numéro du mois de juin le *Monde Moderne* publie ce qui suit : Les vieilles filles, par C. de Bordeu ; Les théâtres, par V. Sardou ; Les collines de marbre aux Etats-Unis, par B.-H. Gausseron ; Nuit blanche, par B. Millanvoye et P. Eudel ; Horizons, par F. Lafargue ; En visite chez les Touareg Azdjer ; Le congrès des religions, par M. Dugard ; Une infirmité qui disparaît, par A. Bellanger ; La rose trémière ; Evasion de Chouans sous le Consulat et l'Empire ; La richesse comparée des divers peuples, etc., etc. Ce numéro contient 19 articles inédits et 117 illustrations. Abonnements : Etranger, union postale, un an 21 fr., 6 mois 11 fr. Bureaux, 5, rue Saint-Benoît, Paris (France).

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Je suis naïf et fin, honnête et malhonnête ;
Moins sincère à la cour qu'en un simple tau-
dis ;
Je fais, d'un air plaisant, trembler les plus
hardis ;
Pour m'avoir en partage, il faut n'être pas
bête ;
A personne, sans moi, l'on me fait jamais
fête ;
J'embellis quelquefois, quelquefois j'enlai-
dis ;
Je dédaigne tantôt et tantôt j'applaudis ;
Le fou me laisse aller et le sage m'arrête ;
Plus mon trône est petit, plus il a de beau-
tés,
Je l'agrandis pourtant d'un et d'autre côté,
Faisant voir bien souvent des défauts dont
on glose.
Je quitte mon éclat quand je suis sans té-
moins,
Et je me puis enfin vanter d'être la chose
Qui contente le plus et qui coûte le moins.

CHARADE

Quand tu me fais en tout les yeux,
Charmante fille,
Ah ! que je grille
De t'embrasser sur ton un deux !

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS
LE NO 580

Anagramme. — Les mots sont : Geler et grêle.
Enigme. — Le mot est : Confessionnel.

ONT DEVINE :

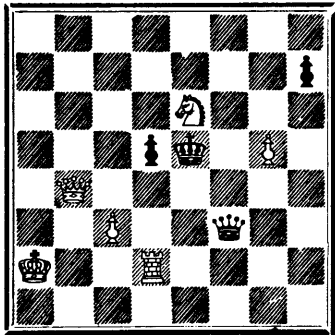
Mlle Rosa Henrichon, Engirdor Regnaleb, Alex Galipeau, Mlle Clarisse Germain, Mlle Schayer, G. J. Ducharme, Montréal ; Mlle Corinne L. Drouyn, Québec ; Mlle Elizabeth Mercille, Longueuil ; Mlle Rachel Letendre, Yamaska ; Mme J.-Bte Lafrance, Crysler, Ont. ; Mlle Berthe Labrosse, Mlle A. Paiement, St-Victor d'Alfred ; Père Spucace, Joliette ; Mlles Cousine, Plessisville ; L. Trudel, Selkirk Ouest, Man. ; Mlle Alice Myrand, Ottawa.

LES ECHECS

PROBLEME No 178

Composé par M. G. Heathcote, Manchester

Noirs.—4 pièces



Blancs.—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

TOURNOI D'ECHECS

Un grand tournoi international aura lieu en août prochain, à Hasting. Les principaux maîtres de l'échiquier doivent y prendre part. On dit que M. T. Davison, de Toronto, représentera le Canada. Tant mieux.

SANG-FROID D'UN JOUEUR D'ECHECS

Le sang-froid, au jeu d'échecs, est une qualité primordiale, et les vrais amateurs la possèdent tous. Je n'en veux, pour preuve, que l'exemple suivant :

On raconte qu'en 1547, l'électeur de Saxe, Jean Frédéric, était à jouer aux échecs lorsqu'il reçut son arrêt de mort signé par Charles V.

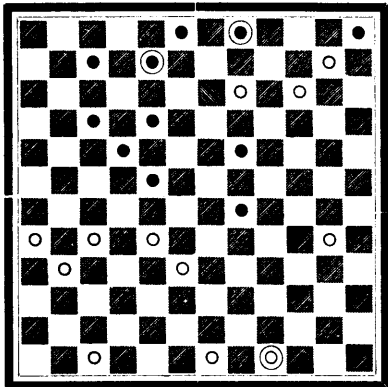
Après la lecture de l'arrêt, sans émotion aucune, de sa voix la plus tranquille, il dit à son adversaire : " Continuons la partie."

L'arrêt ne fut pas mis à exécution, et, depuis ce jour, le sang-froid de Jean Frédéric est devenu proverbial et on le propose souvent comme modèle aux jeunes, qui ne contrôlent pas leurs nerfs.

PROBLEME DE DAMES No 168

Composé par J. B. Deslauriers, Saint-Henri

Noirs—11 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 166

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
70	64	59	70
66	60	65	54
46	40	35	59
33	26	32	21
63	41	70	34
41	27	gagnent.	

Solutions justes par MM. O. Marquis, U. Labrecque, Montréal ; P. Duplessis, Williamsville, Conn.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison*, 25 rue de Lille, Paris.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir : ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX. Aliment indispensable dans les CRUAGES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France. ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS. S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

POUDRE

— POUR — LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTREAL

MESDAMES

Toutes les dames élégantes Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit : " Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gercures, Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 Juin 1895

44,046

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

Nouvellement

ARRIVE

Un joli choix de Crépons dans les nouvelles nuances. Ce lot est sans contredit la plus jolie marchandise que nous ayons eue encole. Venez les voir.

Nous avons fait de nombreuses réductions sur notre deuxième étage. Venez en profiter avant qu'il soit trop tard.

Batistes rayées et fleuries, valant 15c pour. 10c la verge
Guillaume écossais valant 20c pour. 14c la verge
Toile pour costumes, valant 25c pour. 15c la verge
Toile pour costumes, valant 50c pour. 30c la verge
Splendide sateen française, valant 35c, 30c et 25c, pour. . . 15c la verge

Rideaux, Portières,
Tapis de Table, Draperies,
Cretannes, Etc., Etc.

John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3835

MAISON FONDÉE EN 1852
C. LAVALLÉE

(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)
Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL

Un LEZARD
DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites
Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00 \$1.50 à \$25.00
HAMMAOS \$1.00 à \$5.00
CHEZ **L. J. A. SURVEYER**
6 RUE SAINT-LAURENT 6

PRODUITS DE LA
GRANDE CHARTREUSE
LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.
Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier:
POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE
AU CANADA
LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS
ALIMENTAIRES
de MONTRÉAL (limitée).
L. Garnier

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes
(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St-Laurent
TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.
Chirurgien - Dentiste
200 RUE ST-DENIS
Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI
Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.
No 11½ RUE GOSFORD
MONTRÉAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS
238 et 242 Rue Cadieux
Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

Laprie & Lavigne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS.
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC., ETC.
TELEPHONE 7283

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

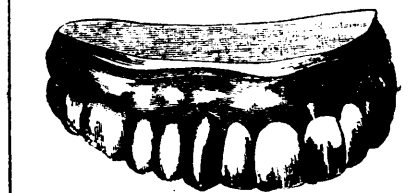
AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.
Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue
18, Boulevard Montmartre, Paris.
Directrice : Madame Juliette ADAM
PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

11 mois	50 ^{fr}	56	62
6 mois	26 ^{fr}	28	32
3 mois	14 ^{fr}	15	17

Prix de l'abonnement : Paris et Seine, Départements, Étranger. . .
On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de la Revue, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurrel, gérant.